

TRAVAIL ET TRANSFORMATIONS

[Lyon, samedi 3 juin 2006](#)

Introduction par Pascal HERLEM

Discutante Mireille FOGNINI

avec Elisabeth BUGGLIN - Dominique GEAY - Olivier PLATAROTI – Olivier PACCOUD
Nourredine BEN BACHIR - Maurice REY

Introduction " Le travail de l'étymologie ", par Pascal HERLEM

Il me faut vous faire part d'un certain nombre de choses avant de vous présenter brièvement ce que développeront ensuite chacun d'entre ceux qui avec constance ont participé aux travaux de ce groupe de travail.

Les prolégomènes, les " choses dites avant ", porteront sur l'étymologie du mot " travail ". Notre contexte étant psychanalytique, l'étymologie ne se réduit pas à un exercice d'érudition savante, mais implique l'histoire du mot, l'histoire de sa signification et l'histoire de ses usages, inscrite dans l'histoire de la parole. Or, la parole tente de dire, la parole de celui qui parle tente de dire à l'autre ce qui lui arrive, ce qu'il veut, ce qu'il éprouve ou ce qu'il pense. L'étymologie du mot " étymologie " indique quelque chose de cet ordre, puisqu'il s'agit de la " science qui fait connaître le vrai sens des mots ", et elle indique, du même coup, une parenté avec la psychanalyse qui, elle, tente de faire connaître le vrai sens des mots de la parole qui se dit.

Il serait plus juste de parler au pluriel des " vrais sens ", qui seraient ceux que l'histoire du mot, et celle de sa langue, permettent de faire apparaître au cours de ce qui se constitue comme un récit – un récit anonyme, aux traces aléatoires mais aux contenus véridiques, produit par un travail de culture s'appliquant à la langue et au langage, qui le produisent en retour. Citant Heidegger, " l'homme habite le langage ", Lacan commente " ça veut dire que le langage est là avant l'homme, ce qui est évident. Non seulement l'homme naît dans le langage, exactement comme il naît au monde, mais il naît par le langage ". C'est pourquoi le récit étymologique a quelque chose à voir avec le récit mythologique, ou le récit du rêve : il s'y trouve le même travail pour tenter de dire, de dire le vrai, et les mêmes opérations propres aux processus primaires, comme le déplacement et la condensation.

Nous disposons, pour le mot " travail ", de plusieurs récits étymologiques, l'un est germanique et concerne " arbeit ", l'autre est latin, pour " travail " : dans deux langues donc deux cultures différentes apparaît un travail de culture comparable et une condensation originelle commune – peut-être s'agit-il du " vrai sens du mot ", ce récit où se joue une scène aux accents tragiques, le " vrai sens " se constituant alors selon la pluralité de sens qui le produit et dont il résulte.

En allemand, " travail " se dit " arbeit " : en allemand médiéval – le moyen-haut-

allemand – et en vieil-haut-allemand, " arabeit " a le même sens qu'aujourd'hui. En germanique, l'allemand de l'antiquité, " travail " évoque déjà cette scène originelle complexe, puisque " arbeidiz " signifie " fatigues, peines, tourments, labeurs, soucis et misères " et, aussi, " malheur et détresse ". Dans la langue d'origine, l'indo-germanique, " orbho " signifie plus clairement, dirait-on, " orphelin, délaissé, abandonné, esseulé, seul ". Si le moyen-haut-allemand donne à " arabeit " le même sens qu' " arbeit " en allemand contemporain, il le nuance cependant de trois manières et lui donne le sens de " soin, art ", celui de " péril " et celui de " tourment ". Le récit étymologique laisse apparaître ainsi la trame d'une histoire où la détresse en appelle au soin, à l'art en quoi consiste le travail – transformation du " naturel " en " artificiel " -, une histoire où la pluralité de sens du mot condense en un même lieu scénique l'éprouvé d'abandon, de solitude, et l'action propre à y remédier, à en prendre soin, à en transformer la nature en représentation, travail lui-même pénible, puisque témoin de la nécessité qui le détermine absolument.

Le latin, quant à lui, nous renvoie à plusieurs scènes où " travail " apparaît dans de comparables circonstances. " Travail " vient directement de " tripalium ", qui est une " machine dans laquelle on assujettit les chevaux, les bœufs, etc... ". Déjà perçoit-on assez qu'il s'agit d'une situation où la liberté du mouvement naturel est considérablement entravée, mais dans un but culturel puisqu'il faut aux sabots des bêtes prodiguer les soins nécessaires. Dans le sens de " gêne, tourment, effort pénible ", " travail " se traduit par " labor, oris ", " opera, ae ", et " opus, eris ". " Elaborare " traduit le " travail " qui consiste à soumettre une matière à une action continue pour la façonner, y compris, par analogie, en parlant d'une oeuvre intellectuelle – où l'on retrouve cette représentation d'une action contraignante, obligée, qui s'impose, pour obtenir par elle, par son artifice, un effet de transformation et de soin. Ainsi l'expression " j'ai besoin de nourriture " se traduit-elle par " mihi cibo opus est ", où " opus " signifie " besoin ". Nous retrouvons ce " besoin " ailleurs et autrement, dans l'expression " ne pas avoir besoin de quelque chose, qui donne " aliqua re facile carere " - où l'on entend l'écho de la " cure ", du soin, qui est plus précis dans " cura, ae ", qui signifie " soin, attention à veiller au bien de quelqu'un " et " peine, souci qu'on se donne pour quelqu'un ou quelque chose ".

En tout cas, le son que rend la résonance étymologique et l'entrecroisement de ses divers récits est assurément le son d'une peine, aussi bien la peine du manque que la peine qu'on doit se donner pour tenter d'apaiser le manque. A la peine infligée par l'état de nature, par le corps et ses exigences, répond celle imposée par l'état de culture, les soins, l'art, l'élaboration qui représentent les moyens de parer à la nécessité. Il n'y a pas lieu de vouloir organiser plus que cela ce que les récits étymologiques nous permettent d'entendre et de laisser travailler : il y aurait donc, plutôt, une détresse originelle nécessitant du sujet humain un travail de représentation et, pourrait-on dire, d'action psychique indispensable à sa survie, puis à la possibilité d'une vie, inscrite dans et par le symbolique. D'où, la rencontre de ce récit originaire avec d'autres discours qui ne s'y accordent pas : on voit comment s'engage le débat entre une conception du travail de la psyché de l'ordre de la tragédie – ce qu'attesterait plutôt le style des récits étymologiques -, et une conception du travail de la psyché de l'ordre du jeu – où une assez bonne apparition de bons objets successifs parerait aux enjeux tragiques. Les mots font entendre simplement le débat entre le " travail " et le " jeu " : quant à la création de notre monde psychique, nous pourrions alors

négocier qu'après une semaine de création assez fatigante, le week-end sera consacré à la ré-création, au loisir, au repos et au jeu. C'est une genèse comme une autre, qui renvoie aux deux modèles possibles du fonctionnement psychique. Quoi qu'il en soit, toujours l'étymologie nous ramène à la détresse naturelle originelle et au moyen contraignant d'y remédier.

Au cours de nos années d'échanges réguliers, nous avons exploré divers aspects de ce travail psychique. Au moment d'en partager avec vous certains fruits, il est utile de préciser que ceux-ci sont de saison, c'est-à-dire qu'ils correspondent à l'état actuel de la réflexion de chacun.

Chaos et travail psychique par Elisabeth BUGGLIN

Quelle idée saugrenue de vouloir se servir du modèle du chaos pour parler du travail psychique, mais la vision de m'appuyer sur certaines notions du concept de l'ordre des systèmes dynamiques non linéaires pour réfléchir à l'émergence de la vie psychique m'a paru tout à fait séduisante. Je n'envisage ni de faire des métathèses abusives ni d'attribuer une causalité physique aux processus psychiques mais puisque l'homme fait partie de la nature il ne me semble pas absurde d'étayer les réflexions qui vont suivre sur quelques notions émanant de la physique quantique. Je ne les utiliserai bien sûr qu'à titre de métaphores car d'une part, je n'ai aucune mesure quantifiable à vous proposer et d'autre part, je rencontrerais beaucoup de difficultés si je devais vous exposer en détail les théories et calculs propres aux systèmes chaotiques. Je vous invite ainsi à me suivre un peu en aveugle dans ma rêverie concernant le chaos et le travail psychique.

D'ordre général, la théorie du chaos ou des systèmes dynamiques non linéaires permet la compréhension des processus de croissance et du déroulement des phénomènes dans la nature animée et inanimée. Elle définit les règles permettant d'étudier le désordre apparent pour découvrir son organisation sous-jacente, son évolution et les interactions entre les différentes structures. Ainsi, les phénomènes chaotiques concernent les comportements imprévisibles, mais organisés. Toutefois, ils apparaissent dans un système si " sensible aux conditions initiales " qu'une légère variation suffit pour que le système subisse des effets imprévisibles et, de facto, chaotiques, même s'ils ne sont plus aléatoires. En effet, l'aléatoire est réservé au hasard.

Les organisateurs des phénomènes chaotiques des systèmes dynamiques complexes s'appellent les "attracteurs étranges". Il s'agit de tracés qui représentent l'ensemble des trajectoires d'un système en risque de devenir chaotique. Ces tracés qui constituent de véritables figures, représentent les possibilités des états imprévisibles. Les attracteurs étranges peuvent ainsi se définir comme une contrainte cachée vers laquelle convergent toutes les trajectoires partant des différents endroits. Toutefois, ces dernières sont facilement perturbées car elles dépendent de la " sensibilité aux conditions initiales ". Leur structuration garde toujours la même apparence même si on les observe à des échelles différentes. Ce sont là les caractéristiques d'un objet fractal.

Dans quelle mesure pouvons-nous nous appuyer sur ces concepts dans le domaine qui nous intéresse davantage, à savoir le travail psychique.

L'infans, dès la naissance, est assailli par des variables composées d'informations variées provenant de son environnement, mais aussi de son monde interne. Si nous considérons ces variables comme le point de départ des attracteurs étranges ils inscriront la dynamique psychique dans la temporalité. Prenons l'exemple banal de la faim expérimentée par l'infans dès les premières secondes de sa vie et qui l'expose à au moins trois variables. N'étant plus nourri en continu par le cordon ombilical après sa naissance, il éprouve la faim comme une rupture dans la continuité. Cette rupture provoquera une augmentation de la tension interne, un vécu qui déclenche la première angoisse d'être anéanti qu'il projette sur le prédateur. Pour le nouveau-né il s'agit d'un vécu de catastrophe mais grâce au holding maternel approprié permettant d'apaiser la tension interne, la simultanéité de la mise en tension, l'éprouvé physique d'une hypoglycémie due au manque de nourriture et ensuite le relâchement de la tension par l'apaisement de la faim sont à la base de la capacité de la réalisation hallucinatoire du désir par son réinvestissement.

Toutefois, dans "les notes sur un bloc magique", Freud explique qu'aucune information perçue depuis la naissance du sujet ne se perd. Ceci voudrait dire que, si nous gardons la métaphore des phénomènes chaotiques, que dans le psychisme existe un espace, un lieu ou une structure où sont thésaurisés tous les signaux harmonieux mais aussi les informations contradictoires. Selon la théorie des systèmes dynamiques non linéaires leur utilisation serait imprévisible tout en restant prévisible. Chaque information prend des trajectoires infiniment divergentes dans l'espace psychique et ne se retrouve jamais au même endroit. Les variables déterminant la vie psychique sont alors en perpétuel mouvement ce qui rend son évolution tributaire de la temporalité.

Cependant, une partie de l'activité psychique est soumise à une constante déterminée par une causalité qui assure de la continuité. Dans notre exemple, il s'agit de la faim qui reçoit une réponse appropriée. Mais cette possibilité de prévision dépend de la sensibilité aux conditions initiales, propriété générique que nous connaissons des systèmes dynamiques. Le petit de l'homme déterminera son évolution avec sa propre sensibilité aux conditions initiales. Elle caractérisera son fonctionnement psychique, entraînera l'imprévisibilité de son évolution et sera à la base de sa créativité.

Essayons d'imaginer cet espace psychique !

L'infans naît dans une position d'inorganisation qui se caractérise par un potentiel non encore utilisé de significations. Si nous admettons que le vide dans la vie psychique est aussi inadmissible que dans le corps physique, il tâchera d'attribuer du sens à ce potentiel de significations. La position d'inorganisation correspond ainsi à la position de non-sens primaire ou au néant primaire. L'infans ne pourra pas utiliser ce potentiel pour la construction psychique tant qu'il ne sera pas stimulé par son environnement et cette position persistera aussi longtemps que l'infans n'utilise pas le potentiel de significations dont il dispose. Aussi, le sens lui est signifié par l'objet qui, par son existence et en manifestant son désir pour lui, en propose et donne des définitions. C'est une étape vitale dans la vie de l'humain, car le sens signifié par l'objet lui permet de se rendre compte des premières émotions. En revanche, l'attribution du sens induit également la peur d'être submergé par les multiples excitations non maîtrisables venant du dehors et du dedans. Freud a décrit cette inorganisation primaire

comme la première situation de danger pour le moi.

Le sens advient alors par la capacité de l'environnement à soutenir et à contenir, mais l'infans attribue également un sens à des stimulations accablantes venant du même environnement. En revanche, face à ces stimulations " incompréhensibles " il met en place des mécanismes paranoïdes-schizoïdes via sa capacité à donner une signification proie - prédateur. Il s'agit de sa première tentative de se créer une signification fantasmatique.

Or, le principal fantasme déclenché par l'angoisse de persécution inhérente aux mécanismes paranoïdes-schizoïdes est celui que le prédateur détruit à la fois le moi et l'objet idéalisé. En effet, la frustration est vécue comme une persécution tandis que les bonnes expériences renforcent le fantasme d'un objet idéal car, à ce stade primitif de l'évolution psychique, l'expérience de l'absence de l'objet ne peut pas encore être symbolisée et vécue comme une perte. En effet, il n'est pas encore investi en tant qu'objet total. Les sentiments éprouvés ne sont alors pas tellement les sentiments de perte du bon objet mais plutôt une perception de culpabilité. Elle trouve ses racines dans la perception du danger qui menace l'objet interne et elle est la conséquence de fantasmes et pulsions propres à l'infans. Le manque du bon objet est alors plus vécu comme une attaque par le prédateur ou autrement dit par le mauvais objet.

Subséquentement, l'infans a les capacités innées d'installer en soi un objet qui lui sert de repère pour l'appréhension de l'objet externe. Dans un premier temps il est alors sujet et objet pour lui-même. L'un des pôles de cette dualité fondamentale deviendra l'équivalent symbolique de l'objet et se fera l'instrument de l'introjection à venir qui, de son côté, induit la peur que les pulsions et fantasmes peuvent anéantir le bon objet interne mais aussi le bon objet partiellement introjecté. Installer l'objet à l'intérieur de soi peut ainsi provoquer le fantasme qu'il est dévoré. La conséquence en serait la transformation du monde interne en chaos et l'incapacité de symbolisation en raison du manque de liaison entre les deux pôles.

Ce sont alors les mécanismes de clivage entre le mauvais objet et l'objet idéalisé mais aussi l'idéalisation excessive et le déni qui permettent à l'infans de se protéger contre les angoisses de persécution. Elles permettent de canaliser les fantasmes en les rendant supportables.

Si l'absence de l'objet ou l'inadéquation des stimuli donnés deviennent trop envahissantes le sens redevient non-sens secondaire. Il s'installe après le retrait de la signification pour retourner dans le vide. C'est ce non-sens secondaire que Freud décrit en 1911 dans son concept du désinvestissement. Il n'est pas à confondre avec le refoulement signifiant le déplacement du sens. Le désinvestissement signifie bien l'élimination du sens.

Autrement dit, l'intensité des interactions entre l'infans et son environnement devient un paramètre de contrôle qui détermine les transitions d'un état de sens ou de non-sens secondaire. Elle régule les transitions entre différents niveaux de l'angoisse. Aussi, l'angoisse persécutrice de la position paranoïde-schizoïde, permet la mise en sens de la terreur d'abandon par le travail de la mythification, des fantasmes et des rêves et empêche la désorganisation du moi. L'angoisse d'effondrement est évitée.

Le non-sens secondaire ne retourne pas dans le "vide initial " mais plutôt dans un "néant secondaire " dans lequel s'amoncellent les résidus des significations désinvesties, résidus qui se trouvent dans un désordre cosmique interne et sont

ressentis comme de l'aléatoire. Toutefois, ils ont un schéma détectable qui donne forme à la turbulence et qui est propre au chaos.

La matrice du chaos sans résidus de signification est le néant primaire, alors que contenant du non-sens secondaire, elle correspond au néant secondaire. Nous avons vu qu'au sens primaire, le néant est la source du potentiel de significations lequel doit être expérimenté pour que l'infans puisse parvenir à une expérience significative. Au sens secondaire, il établit la négation de l'être et correspond au désinvestissement du sens dans le non-sens secondaire. Comme dans tout système chaotique les résidus peuvent se trouver pendant un certain temps au même endroit. On appelle ce phénomène le *close-return* des systèmes chaotiques. Ils n'adoptent le mouvement chaotique qu'après un nombre probablement défini d'excitations. Ceci voudrait dire que, pendant un certain temps le non-sens secondaire (ou devrions-nous l'appeler les éléments bêtas primaires) reste accessible dans le néant. En recevant des stimuli favorables du monde interne et externe il pourrait à nouveau prendre sens même si celui-ci ne sera plus jamais identique au premier. Cette perspective permettra de soumettre l'hypothèse que, dans la limite d'une certaine temporalité, il pourra être utilisé dans la construction de la vie psychique. Ce ne serait qu'après un nombre important de stimulations inappropriées que le non-sens secondaire se perdra sur une trajectoire qui le fait échapper à un investissement significatif. Ainsi, le non-sens pourra exercer son pouvoir non-psychisant.

Dans la pratique analytique, l'analyste peut percevoir le non-sens secondaire comme une absence de représentations chez l'analysant. En effet, au niveau contre-transférentiel le non-sens du patient ne peut pas rencontrer l'équivalent de non-sens chez l'analyste. L'identification contre-transférentielle devient alors difficile et toute interprétation sera empreinte des particules de non-sens de l'analyste ce qui rompra l'accord entre l'inconscient de l'analyste et l'inconscient de l'analysant. Toutefois, le fait que l'analyste puisse dire qu'il existe peut-être un sens permet à l'analysant de confronter l'inhumain, c'est-à-dire le non sens secondaire, à quelque chose d'humain c'est-à-dire à quelque chose de sensé venant de l'analyste. En conséquence, le non-sens secondaire " reprendra " sens, certes un sens différent que le sens initial, mais dès lors utilisable dans la construction psychique. Nous voyons là que sens et non-sens ne peuvent pas être disjoints. L'un a besoin de l'autre pour être défini. Composé de fragments désorganisés de significations abandonnées mais néanmoins incorporées, le non-sens secondaire devient persécuteur ou mélancolique en raison du vécu non symbolisé pouvant être à la base de la culpabilité inconsciente. Il me semble qu'une des tâches fondamentales de l'analyste serait d'aller à la rencontre de ces fragments désorganisés de non-sens.

C'est en suivant cette logique que nous associons l'activité de la pulsion de mort en tant que phénomène énergétique au non-sens secondaire. Elle permet au sujet de se libérer des éléments persécuteurs et inquiétants dans le désir de retrouver la quiétude imaginée de l'avant. Sa configuration conduit à l'apaisement des tensions énergétiques non mentalisées et permet ainsi à l'infans de maîtriser ses angoisses concernant la désagrégation de son moi et des objets qui l'entourent. Elle lui évite la crainte d'être seul en face de l'entropie du néant. Dans ce sens, elle sera à considérer comme l'arbitre de ses interactions et le précurseur de son autorégulation énergétique ultérieure.

Travail de la voix, travail de la trace par Dominique GEAY

(Evocation)

J'ai donc intitulé ce travail : travail de la voix, travail de la trace, avec un sous-titre « évocation » parce que finalement cela me semble, après-coup, le fil conducteur de ma réflexion. Cela aurait été intéressant d'ailleurs d'avoir ici un chanteur qui, avec différentes intonations de simples phonèmes nous auraient fait sentir l'étendu des signifiés exprimés.. Signifiés qui sont comme des traces après lesquelles les signifiants, aussi évocateurs fussent-ils, s'efforceront toujours de courir avec une nostalgie imprécise et impuissante. Finalement retrouver les vocalises de l'infans, qui ne sont après tout qu'un des pré requis du langage, sera sans doute le but ultime inavoué du langage, qui ne s'en tire jamais, et pour mieux l'atteindre a recours à l'évocation que produit l'assemblage de plusieurs signifiants que l'on nomme aussi poésie.

évocation :

(evocare: appeler à soi, faire venir, faire apparaître l'esprit d'un mort par une incantation magique,(la sorcière métapsychologique...) ressusciter, on pourrait dire re-susciter) ce sous-titre, donc, parce qu'il me paraît que le travail d'analyse est une évocation (au sens étymologique que nous venons de dire) des transferts. Transferts multiples de l'analysant, transferts également protéiformes de l'analyste et en ce sens une interprétation se devrait toujours que de n'être une évocation de ce qui a été perçu d'une possible construction. En effet, la secondarité d'une interprétation « intelligente », n'est-elle pas entendue qu'à ce niveau là, c'est à dire du perceptif cortiqué, alors qu'une allusion évocante, par sa familiarité étrange est plus propre à opérer un rôle multiplicateur des représentations

Freud avait bien compris cela. Souvenons-nous de sa description de l'inconscient « romain » dans Malaise dans la culture. Au même titre, Michel de M'Uzan témoigne, avec son mi-dit, de cette intuition que la précision est, d'une part la mère des résistances et, d'autre part incapable de porter la naissance de l'enrichissement des représentations.

Et puis, nous avons l'exemple des poètes dont la métapsychologie est inconsciente, mais la disent comme personne. Je pense particulièrement à Pascal Quignard, dont les textes « consonent » singulièrement avec mon propos d'aujourd'hui. Le nom sur le bout de la langue ou le vœu du silence pour ne citer que ceux-ci.

A présent

Parole d' analysant : « Je ne me souviens pas de la voix de ma mère, je me souviens de ses paroles, souvent de ses remontrances, mais je ne me souviens pas de la voix de ma mère, elle avait une voix neutre » . Et quelques séances plus loin : « Il n'y a pas eu de miroir, pas eu d'écho. Il n'y a pas eu d'écho parce qu'il n' y a pas eu de paroles ».

Ces quelques mots récents d'une analyse qui a commencé il y a plusieurs années avec un homme qui jusqu' à la mort de sa mère espéra un regard de

celle-ci. Ce sentiment d'absence de regard avait entraîné une érosion assez complète de tout désir personnel et une impression de ne jamais être adapté à son environnement, malgré sa réussite professionnelle. Ses paroles nous parlent, de manière il me semble emblématique, des voix multiples que nous sommes amenés à entendre durant toute notre existence, des conditions pour que ces voix soient audibles et de leur rapport à la spécularité. Voix de la mère, voix du père, voix de l'enfant, voix, parfois de l'analyste. Voix tendres ou menaçantes, voix de la passion ou de l'ennui, voix du plaisir ou de la douleur. Voix du dehors ou du dedans. La voix, comme on l'entend ici, se module, et elle s'élève du silence pour y retourner. De la naissance à la mort. Dans l'intervalle, elle aura gravité tous les échelons des gammes du registre humain, du soupir au cri en passant par le gémissement, de la lallation de l'infans qui frôle le mot à tout le champ de la parole. Du dialogue au monologue; car pour monologuer, il faut avoir avant dialogué pour éprouver l'accord ou le désaccord, l'amour ou le désamour. C'est à dire de l'externe à l'interne. Le bébé naît donc en criant, son cri est calmé par le contact de la peau de la mère et de sa voix qui s'adresse à lui. Alors peut naître le silence qui permettra l'advenue de l'intériorité et plus tard des mots pour la dire un tant soit peu. Il est temps, au point où nous en sommes, de faire retour à l'origine du mot, à l'étymologie de cette voix qui porte la parole. En latin, voix se dit vox qui signifie voix, son de la voix, paroles, propos. Dans l'ancien français, son sens s'étendra aux sons produits par les animaux et par les instruments. En allemand, la langue de Freud, die Stimme signifie voix et le verbe stimmen signifie accorder un instrument de musique, le rendre juste et es stimmt veut dire : c'est vrai.

De l'accord musical, de sa justesse apparaîtra sa vérité qui le mettra en exergue, le sauvera du chaos de la naissance. La justesse du verbe sera le refuge où la vérité, la véricité de la vie pourra être dite, afin qu'elle ne demeure pas absurde ou chaotique.

Lorsque qu'il n'y a plus d'accord, on ne s'entend plus. C. Spielmann : « de la justesse contre la fausseté, on pourra faire découler le couple plaisir/déplaisir »(1) C'est à dire que la voix a affaire avec la pulsion et en même temps qu'il y ait accord nous introduit dans la dimension de l'altérité. Avant de naître le fœtus entend la voix de sa mère, c'est sans doute la reconnaissance de cette voix qui lui servira d'amer dans son chaos post natal. Autrement dit, dans la question de l'objet, la voix aura toujours un rapport avec la quête de la trace de cet objet perdu. Travail de la voix et travail de la trace sont étroitement liés. Comme la voix, la trace est le lieu d'une poussée constante de la pulsion.

Un mot sur les conditions pour que s'élève la voix de l'objet et du sujet. La voix est la jouissance sans nom. Lorsque il advient que le corps est malade; et on peut rappeler qu'une des définitions de la santé du somatique est le silence des organes; lorsque ce corps est malade donc et qu'il devient trop bruyant plus aucune voix ne peut plus s'entendre, pas plus celle du sujet que celle de l'objet, car l'accord est rompu. La voix se tait, occultant par là ce qui avait permis par anaclitisme que l'autoérotisme s'édifie par le plaisir de l'accord. En ce sens, on peut considérer qu'au même titre que le sein, la voix est un objet partiel.

S'il y a des contre-investissements possibles dans le psychisme, la voix n'a pas son contraire, car le silence n'est pas le contre investissement de la voix (sauf à dire que comme pour le sein, il y a une « bonne voix » et une « mauvaise voix » cf Quignard (2), où le silence devient en effet le contre investissement de cette mauvaise voix qu'on ne peut faire tarir, à l'image des anorexiques qui dénie la faim, que par le silence qui devient alors un symptôme); en revanche la voix peut être le contre investissement du silence, comme le silence est le contre

investissement du chaos. C'est à dire un contre-investissement du vide de la naissance donné par la spatialité. Ce vide est une page blanche pictogrammme qui ne devient chaos, au sens populaire, que si les pictogrammes phylogénétiques ne sont pas remplis suffisamment et au bon moment. De l'autre qu'est l'objet va dépendre de la qualité du spéculaire qui va naître chez l'enfant.

Winnicott, à la suite de Lacan, va reprendre cette image du miroir. Dans son article de 1949 sur le « stade du miroir », Lacan voit la reconnaissance qu'a l'enfant de sa propre image dans le miroir comme la forme primordiale de l'« assumption du Je ».

Cette forme primordiale dans un même mouvement unifie le Moi tout en le projetant à l'extérieur. Pour Lacan, le mouvement de projection est une des sources de la fragilité du Moi. Winnicott, lui, au monde de purs fantasmes de Lacan, ajoute un premier temps du stade du miroir. Le premier miroir qui apporte un fond d'étayage, c'est le regard de la mère. Le bébé regarde le visage et les yeux de la mère et se voit dans son regard-miroir. La mère regarde le bébé et ce que son visage exprime est en relation directe avec ce qu'elle voit. Winnicott insiste sur le sentiment de continuité d'être qui est sous – tendu par le regard attentif de la mère. S'il y a rupture de ce lien, le bébé regarde mais ne se voit plus lui-même.

Sans doute, n'est-il pas déraisonnable faire remonter encore plus en amont ces mouvements de constitution de soi et de continuité d'être assurés par la mère.

Souvenons-nous de la parole de cet analysant : « il n'y a pas eu de miroir, il n'y a pas eu d'écho. Il n'y a pas eu de paroles. » Cet analysant suggère par son association, qu'un autre stade du spéculaire existe avant celui du miroir. Un stade que l'on pourrait nommer, à l'incitation de cet analysant, un « stade de l'écho » (cf la nymphe Echo) Si on lit entre ses paroles, ce qu'il nous apprend est que stade de l'écho et stade du miroir ont quelques relations entre eux. Ce que semble nous confirmer la mythologie en associant Narcisse et Echo; Echo se meurt de ne pouvoir que répéter sans dire sa propre existence, Narcisse meurt de ne pas avoir de miroir humain pour exister. . Comme pour le stade du miroir, au pur monde des fantasmes de Lacan, j'ajouterai la part de réalité du corps maternel sur laquelle insiste Winnicott. En effet, le fœtus entend la voix de sa mère, une fois né, il la reconnaît, mais d'une manière différente, de part des conditions acoustiques physiques différentes dont la plus notoire est la spatialité ajoutée. Cette spatialité n'existe pas dans le liquide amniotique, comme dans tout liquide d'ailleurs. Ainsi s'affirme l'aspect corporel qui se lie à la voix.

On peut considérer que cette connotation corporelle se retrouvera au fil des séances. Lorsque la voix de la mère a manqué comme écho de la continuité d'être de l'infans, obérant dans le même mouvement la fonction de porte-parole il est probable que le grain de la voix de l'analyste (à l'instar du grain de peau que le bébé sent lorsqu'on le dépose sur la mère) s'intrique au fil des associations qui se succèdent. C'est à dire que la justesse de l'interprétation dite avec une voix juste par l'analyste (comme l'on parle d'interprétation musicale juste), selon les « tonalités » des transferts infantiles qu'il aura pressenti et reconnu comme manquant, ces transferts s'installent sur la personne de l'analyste en lieu et place de ceux qui auraient dû se faire si l'objet s'était manifesté et avait témoigné de l'intérêt de vivre. Les pictogrammes sont restés vides de l'attente que l'infans avait qu'ils soient remplis au moment juste où cela devait se faire. Les remaniements constatés dans la cure de cet analysant dont j'ai cité quelques mots, sont à mon sens, à mettre au compte de cette fonction de la voix de l'analyste qui au fil des séances remplit cette fonction convocante de

« mise en fonction » des pictogrammes que la mère aurait du assurer. A ce moment la poussée de la trace peut s'intriquer à une voix. Ce qui était resté chaotique chez le sujet cesse d'être inquiétante étrangeté peut trouver un état de familiarité (heimelich)avec lui-même et son environnement. La voix intérieure peut dialoguer avec elle-même, le dialogue avec une représentation de l'objet qui s'était absenté s'étant établi . L' « assumption » de cette voix intérieure instaure alors le dialogue avec les voix de l'altérité.

1: Claude Spielmann: « la voix cassée ». Correspondances Freudiennes. 1990

2: Pascal Quignard: Le nom sur le bout de la langue. Folio. 1995

Un travail de liaison de l'excitation par Olivier PLATAROTI

Evacuer l'excitation ou la relier à un objet psychique : un exemple de travail de construction de la représentation pulsionnelle.

Il s'agira pour ma part de vous parler d'une expérience clinique avec une enfant, de l'âge de ses six ans à ses neuf ans, que je prénommerai Océane, dont l'excitation maniaque envahit la scène de nos deux rencontres hebdomadaires depuis maintenant trois ans. A partir de cette expérience que je développerai dans mon propos, je me suis interrogé plus particulièrement sur la fonction de l'excitation chez cette enfant dans le cadre de nos rencontres et, en contre-point, sur l'attitude analytique à adopter. A partir du cadre du processus thérapeutique et de ce qui s'y déroule, je souhaite articuler la constitution de traces psychiques et les qualités afférentes de l'objet primaire. L'appareil psychique, se construisant avec l'aide de l'objet primaire, a pour tâche de se protéger des stimuli internes qui sont dans le même temps la condition de son existence. L'excitation due à ces stimuli ne devient pulsionnelle, pour ensuite constituer une trace psychique transformable, qu'à la condition nécessaire mais insuffisante, qu'un objet soit présent. Et ce sont les différentes qualités de cet objet sollicitées par cette enfant dans le cadre de sa psychothérapie que je souhaiterai discuter avec vous d'un point de vue théorico-clinique.

Lorsque j'ai rencontré Océane pour la première fois dans le cadre de son admission dans le service, elle a voulu dessiner pendant que ses parents me parlaient des difficultés qu'ils rencontraient avec leur fille. Les parents d'Océane se posaient des questions, entre autres, sur le fait que leur fille refuse de porter autre chose que deux uniques pantalons (d'autant qu' " Océane présente un embonpoint, ce qui ne facilite pas les choses pour l'habiller "). Et ils ont beaucoup insisté sur un autre comportement envahissant leur quotidien qu'ils trouvaient particulièrement étrange et qui leur faisait peur ne sachant pas comment l'arrêter voire réagir car ils ne le comprenaient pas : leur fille passait de longs moments à faire les cent pas dans la maison, dans la rue, ou encore dans les magasins en train de parler toute seule, sans qu'il soit possible pour ses parents de l'arrêter (" comme si elle avait besoin de passer en revue tous les évènements de sa journée ", disent-ils), en invectivant avec une voix très aiguë une flopée d'autres enfants qu'elle semblait imaginer, jouant tous les rôles à la fois et se déplaçant dans tous les sens en incarnant chacun des protagonistes. Ses parents m'ont aussi parlé de l'incidence de ce comportement sur la difficulté pour leur fille de s'inscrire dans des apprentissages, ou encore dans des rapports sociaux normaux, notamment à l'école où leur fille était rejetée par les autres

enfants et plus globalement par l'institution scolaire (Océane n'y allait que deux heures par semaine).

Pendant tout le temps de ce premier entretien, Océane est restée assise en train de dessiner. Ce qui contrastait pour le moins avec ce que me racontaient ses parents sur le moment. Elle n'a pas souhaité parler et a déchiré ses dessins avant de les mettre à la poubelle et partir ensuite avec ses parents. Par la suite, lorsque j'ai rencontré Océane seule, elle parlait sans qu'il soit pour autant possible de la comprendre aisément à cause de ce qui pourrait paraître un défaut d'articulation. Par ailleurs, avant chaque début de séance, Océane me serre la main pour me dire bonjour en même temps qu'elle sautille sur place en me regardant fixement dans les yeux. Dans ces instants, elle ajoute la plupart du temps une brusque saccade du bras et des fourmillements des doigts à l'autre main, le tout dans une agitation de son corps qui exprime une grande excitation. Son excitation s'accompagne la plupart du temps de cris ou d'une voix très aiguë presque perçante. Elle joue également beaucoup avec sa langue en la passant sur ses lèvres et en la faisant rouler dans sa bouche. Elle se met alors sur la pointe des pieds et agite ses bras en les levant.

Au début de sa psychothérapie, elle m'ordonne systématiquement de dessiner en même temps qu'elle en me disant avant de commencer, et régulièrement dans les séances, " tu ne dessines pas comme moi ", " tu dessines comme moi ". Et je dois finalement dessiner pour sa sœur, et elle dessine pour elle. Parallèlement à cette demande semblant paradoxale où il ne serait pas possible de se situer en dehors de ce qu'elle décide finalement (décision qui n'est jamais aisée pour elle, et qui s'appuie bien souvent dans l'opposition avec ce que je propose) Océane me demande pendant quelques séances où est ma femme et fait des dessins pour ma femme ; et cela souvent après avoir joué qu'elle accouchait d'un enfant, me disant en même temps que ma femme était morte. Cette scène de mort de ma femme revient souvent dans les séances que ce soit par assassinat ou sans explication, l'assassinat suivant l'absence d'explication. Puis, elle terminera les séances en se dessinant entre ma femme et moi.

Les injonctions paradoxales d'Océane viennent contre-transférentiellement m'éprouver dans ma capacité à me soutenir d'un masochisme qui semble lui faire défaut. Comment l'inadéquation entre l'objet réel qui s'occupe de l'enfant au regard de l'objet primaire ad hoc ne rend-elle pas indispensable pour la satisfaction (en dehors de toute représentation pour le moment) un masochisme primaire ? D'un autre côté, ses conduites massives d'emprise sur moi témoignent peut-être d'un " concubinage incertain de l'amour et de la maîtrise " pour paraphraser Jacques Mynard lorsqu'il parle de l'affect de joie comme résultat du " mariage de l'amour et de la maîtrise ". Il est intéressant de relier que les parents peuvent entendre dire leur fille qu'elle est triste mais pas qu'elle est contente dans des expériences de satisfaction. C'est alors tout son corps qui dit cette satisfaction, hors psyché, au travers de l'excitation.

Par la suite, elle organisera un jeu où elle est une mère tyrannique et demandera à ce que les enfants soient battus par le père que je dois jouer en suivant exactement toutes ses consignes. Les enfants sont la plupart du temps imaginés, et parfois représentés par des poupées. Il y a par ailleurs beaucoup de confusion entre le fait d'être mari ou femme, femme qu'elle appelle Marie. Ses jeux

s'organisent souvent sans médium, et parfois directement avec et sur nos corps tout en se déplaçant continuellement. Ce qui m'amène souvent à arrêter le jeu et à proposer des media comme des poupées, car il me semble alors important d'organiser un espace jouable, un play où l'explosion de l'excitation peut être mise en scène, représentée : une structuration de l'espace de jeu comme invitation à une organisation psychique. Je remarque toutefois qu'il ne m'est pas possible de rester assis, ou de parler spontanément. Océane ne le supporte pas. Elle m'ordonne : " bouge toi ! ", " Dis ça ! ", " Non, ne dis pas ça ! ", etc. J'ai alors l'impression que mes mouvements, et plus largement le fait de me prêter comme objet sans condition sont une forme de contre-investissements d'une angoisse qu'elle ne peut communiquer qu'au travers de l'excitation.

Pendant la première année, et peut-être est-ce dû à ma difficulté à entrer suffisamment dans ce tourbillon d'excitation avec Océane, les séances sont souvent coupées de moment où elle sort de la pièce sans me prévenir, en allant courir dans le couloir, crier, ou s'enfermer dans les toilettes et parler comme si elle était toujours dans la pièce en train de jouer. Ce qui m'évoque cette enveloppe trouée, qui ne supporte pas de vêtements amples, de plis. J'arrête le jeu, ou je joue les arêtes fermes du pli : ses sorties s'accompagnent de ma verbalisation sur ce qui appartient au jeu et ce qui en est extérieur. Par ailleurs, je comprends cette tendance d'Océane à vouloir rester dans les toilettes avec son excitation comme un des aspects de l'excitation : son aspect solitaire.

Mais je la comprends également comme un appel à figurer symboliquement le lieu du processus de l'excitation, c'est-à-dire comme décharge répétitive (qui en l'occurrence, court-circuite l'élaboration de l'excitation et sa transformation en lien psychique lorsqu'elle s'enferme dans les toilettes). En ce sens, il me semble qu'Océane tente de réguler, par le lieu des toilettes, l'excitation, en l'évacuant mais aussi en liant une quantité de cette excitation à ce lieu où habituellement nous nous soulageons.

Ce n'est qu'après une séance où elle me dessinait en disant que je suis grand et qu'avec mon pied je lui marche sur la tête, qu'elle est de moins en moins sortie de la pièce pour ne plus en sortir pendant le temps des séances jusqu'à présent. De plus, aujourd'hui, elle peut demander à arrêter le jeu pour l'aménager autrement, et moi pour interpréter ce qui me semble s'y dérouler. Océane, en intériorisant peu à peu le cadre des séances au travers d'une figure du refoulement, commence à trouver un étayage où les fantasmes originaires de séduction, de castration, de scène primitive, de meurtre cannibalique, et de retour au ventre maternel peuvent trouver une représentation subjectivable. Au terme de cette première année, et avant les grandes vacances, elle décide de reprendre tous les dessins faits jusqu'à présent (qu'elle avait conservés dans une pochette) et les classe en ceux qui collent (par le scotch qui reste) et ceux qui ne collent pas et retrace leur histoire à chacun. Enfin, elle les met tous dans la poubelle, puis dessine une famille, sa famille qu'elle conserve dans sa pochette à la différence de notre première rencontre. Dans la même séance, elle construit un jeu où elle est ma fille, un monstre apparaît et casse tout dans la maison. Je deviens ce monstre. Océane me dit alors d'enlever mon masque, en ajoutant " tu m'as fait peur papa ".

Après une absence prolongée, les séances reprennent : dans ces séances, le père

n'est pas au travail, il est à la maison, regarde la télé, fait la vaisselle, s'occupe des enfants, semble avoir une fonction maternelle proche du rapport au corps-chose : il est constamment présent. Là où le travail peut être une figure de l'absence, le père dans les séances semble être dans un exclusif rapport phallique dévorant à son enfant. Peut-être est-ce pour cela que Océane ajoute constamment à tous ces jeux une flopée de frères et sœurs susceptibles de faire écran entre elle et cette figure maternelle dévorante mais qui échouent à la rassasier ou à la détourner.

Par la suite, elle commence à vouloir jouer avec les " playmobils " que je lui propose comme médium. Moi j'ai une famille d'animaux ; elle, une famille d'humains. Le jeu s'organise autour d'une frontière d'arbres entre la maison des humains et le lieu des animaux. Les animaux cherchent à empêcher les enfants humains d'aller à l'école. Ainsi peut-être commence à se dialectiser le jeu pulsionnel oral ou anal (dans sa forme sado-masochiste) des animaux avec le jeu de civilisation des humains sous une forme représentée, et non plus exclusivement corporelle. Océane dessine son école, sa classe, des toilettes dans l'école, dans la classe. Puis ce type de jeux laisse place de nouveau à des jeux " psychodramatiques " où elle est constamment en mouvement. Ces va-et-vient d'Océane que les parents m'avaient également rapportés me font alors associer sur l'image (que j'ai emprunté à François Duparc) du nourrisson qui pédale des bras et des jambes pour qu'on le prenne dans les bras, pour qu'on lui parle, pour qu'on l'investisse. Dans ces jeux où son agitation motrice est au summum, elle est infirmière et coupe le zizi d'un enfant, le met à la mère que je joue et dit ça fera un garçon (c'est dans une de ces séances où j'ai dû imposer que la coupe se fasse sur un poupon, et non pas sur mon corps car elle allait pour me toucher le sexe). A la suite, elle joue une fille qui réveille son père dans la chambre des parents. Ça met le feu à toute la maison. Et il n'y a pas d'eau pour éteindre le feu. Je dois disparaître, " dégager " dit Océane, et mettre les enfants à l'école.

Les séances continuent avec des jeux où elle est l'infirmière " Joël-le ? " et annonce qu'un médecin a tué ma femme imaginée dans le jeu, qu'il lui a coupé la tête. A cette annonce, Océane tolère que je dise que je me sens enfin libéré et prêt à épouser l'infirmière. Dans la même séance, des enfants ont faim, et alors des dinosaures arrivent. La séance suivante, elle dessine des aliments et elle me demande d'écrire son nom en attaché au-dessus. Son nom de famille intègre par ailleurs comme signifiant le " croc " de l'animal. Ici la pulsion orale a trouvé à se relier, en l'occurrence à son nom comme si j'avais porté suffisamment en mon nom la culpabilité du meurtre de ma femme. Il me semble intéressant de repérer qu'à cette même période, la mère d'Océane m'apprend qu'elle a débuté une formation d'aide-soignante alors qu'elle avait arrêté de travailler pour sa fille car elle avait voulu un dernier enfant pour " cette fois-ci en profiter pleinement ".

Dans le cadre d'une autre séance, Océane joue ma femme et me demande de faire l'amour avec elle en l'embrassant dans la bouche. Dans le même temps, elle fait intervenir une autre femme qui met dehors ma femme et la tape. Par la suite, la nouvelle femme prend le bébé et le tape en disant qu'il fait exprès de pleurer, d'avoir faim. Le bébé devient un monstre, puis un loup, qu'il faut tuer avec un 4x4. En tuant le loup le bébé est devenu une petite fille, mais pas assez

grande pour aller à l'école. Il semble nécessaire que l'excitation d'Océane s'investisse par l'emprise sur moi et notamment au travers de la bouche comme zone érogène et comme lieu d'expérience de satisfaction possible. Ainsi son emprise assurerait la conquête de l'objet pour l'amener au contact des zones érogènes et bâtir avec lui une satisfaction réciproque. Ce qui sollicite chez moi un masochisme que je me suis toléré à supporter et à vivre à partir du moment où mon sadisme a pu s'intégrer à la valeur structurante de la mise en cadre de cette excitation par la fréquence et la régularité des séances.

Aujourd'hui, les séances continuent de s'organiser alternativement dans une forme psychodramatique où l'excitation devient peu à peu un feu pulsionnel qui se dialectise avec l'eau des pompiers (le lait maternel), la prison de la police (l'ailleurs du désir maternel) ou avec les " playmobils " où la police peut intervenir (souvent, la police ne peut pas intervenir car le téléphone a été cassé par une femme). Lors d'un jeu où je suis le père qui dit qu'il aime sa fille, la fille le fait mettre en prison. Long silence où la fille reprend : " mon père me manque ". La séance se termine par le fait que Océane dit : " il était bien ce jeu ; de quoi on a parlé ? ".

Au cours d'une même séance, je remarque que l'objet est tantôt partiel, tantôt total, tantôt les deux en même temps en écho à la propre ubiquité d'Océane qui peut jouer tous les rôles à l'exception de celui du père qu'elle m'ordonne de jouer de façon privilégiée (et dont elle a pu dire dernièrement qu'elle en a horreur). Ce père me semble être bien souvent une mère archaïque, phallique, quand le père n'est pas réduit à une bouche dévorante, dont elle tente désespérément de se dégager. Toutefois, il me semble avoir à faire à plusieurs types de transferts simultanément, le père ne se réduisant jamais complètement à l'horreur. Il reste en filigrane que si les demandes-pulsions d'Océane ne sont pas immédiatement satisfaites, alors intervient l'attaque du cadre ou de l'objet. Dans le même temps, si elles sont satisfaites, l'objet ne tient pas, la liaison lâche, la pulsion est trop forte et il est détruit. L'hypothèse que je formule est que le téléphone cassé représente le traumatisme sans lieu psychique, pas encore cartographié, représenté : il serait le négatif de l'image qui contient et transforme le rapport de la pulsion à l'objet, et à partir de laquelle le sujet peut se donner une figure de lui-même. La manifestation de ce trauma par une excitation explosive, destructrice par son envahissement, commence à laisser place à ce qu'une part de l'énergie puisse être au service de constructions de représentations pulsionnelles, et plus largement de la pensée. Ce que nous pouvons articuler, en partie, au fait qu'Océane bénéficie aujourd'hui d'un accueil à temps plein à l'école et fait des acquisitions scolaires qui paraissaient impossibles auparavant.

Pour terminer, je souhaiterais vous faire part de ce que je crois être, en partie, à l'origine de mon choix quant au contenu de ce que je vous ai présenté aujourd'hui. Pour qu'une amorce du processus thérapeutique ait eu lieu, il m'a fallu accepter d'entrer dans le tourbillon maniaque d'Océane, à la manière d'un double. Au travers des sollicitations d'Océane, j'ai ressenti la peur de me perdre, de me trouver hors sens. Et je me suis rendu compte qu'un des lieux où je cherchais du sens, mes notes prises après les séances, me prenaient plus de temps que le temps passé en séance avec Océane. Je me sentais envahi. J'ai ressenti alors le besoin d'arrêter de prendre des notes après les séances. Après-coup, je me dis que j'ai pris un risque, celui de ne plus y être du tout, d'être dans

une position subjective avec Océane aussi blanche que la page. Mais je crois qu'il me fallait retrouver la voie du travail de mon propre refoulement et de ses rejets : et il me semble que cela m'a permis de m'engager dans la réflexion que je vous ai présentée aujourd'hui.

Transfert à l'écran, écran du transfert par Olivier PACCOUD

Avec l'enfant Sébastien, je voudrais m'intéresser ici à certaines difficultés rencontrées dans ma pratique, avec des pathologies où dominant la destructivité, l'attaque du lien, la tyrannie, l'emprise. Plus singulièrement, mon interrogation prendra appui sur l'émergence, chez moi, d'un souvenir, dans l'après-coup d'une séance : souvenir d'un film, - Le salaire de la peur -, de Henri-Georges Clouzot (1952). Pour introduire mon propos, je souhaite dire quelques mots des enjeux, assez radicaux, qui accompagnèrent ma rencontre avec Sébastien : Enjeux éthiques qui interrogèrent, d'abord, la légitimité du travail psychothérapeutique avec cet enfant, dans le cadre d'une situation familiale à plusieurs égards « limite », - le bruits de certains « agirs », notamment hors du cadre psychothérapeutique et institutionnel, appelant chez moi un questionnement du côté de la maltraitance, d'une « réalité » venant sans cesse interroger le bien - fondé du travail clinique, disqualifiant souvent à mes yeux la réalité psychique - ses limites, ses logiques, sa consistance, sa possible intériorité ou intériorisation. Ensuite, le constat, au sein des séances, d'un « travail » de sape, d'attaque du processus : comme si cet enfant était sans cesse à la recherche d'une rupture, d'un « clash » agi comme témoignage et « preuve » paradoxales du seul lien possible à l'autre. Dans ce contexte, je me suis souvent trouvé dans l'incapacité de lier en moi les traces de nos rencontres (de les faire exister dans une histoire), de les inscrire dans le transfert : traces m'apparaissant dès lors comme sans adresse, se soutenant d'une sorte d'externalisation radicale, diffuse, et purement actuelle. D'entrée donc, le travail avec Sébastien a suscité en moi des mouvements contre-transférentiels pendulaires, menaçant les assises et la suffisante « tempérance » du travail thérapeutique : d'un côté, la destructivité mise en oeuvre au sein des séances tendait à convoquer chez moi des mouvements de « pontages » narcissiques « d'urgence » - enkystement silencieux des traces de nos rencontres ; de l'autre, ces rencontres aiguisaient en moi des mouvements de quérulence, au gré de mouvements de quérulence, générant une volonté d'« hypersignification » ostentatoire de mon corps comme corps social blessé, demandant réparation.

Je crois donc, au fond, que la rencontre avec Sébastien m'a, dès l'origine, convoqué à me mouvoir sur une scène « limite », « travaillée » par des mouvements d'investissement et de désinvestissement radicaux : il sera donc essentiellement question ici, en référence à cette clinique, de témoigner, à l'aune de ces enjeux de départ, du travail de construction d'un cadre, d'un cadre interne, d'un cadre psychique : construction d'un « écran », sur lequel la destructivité, la haine, puissent venir se figurer, se mettre en scène, se réfléchir.

Je vais commencer en vous parlant d'une scène d'ouverture : scène de ma rencontre avec l'enfant Sébastien et ses parents dans l'unité de soin, il y a maintenant trois ans - il a alors cinq ans. A cet endroit, l'enfant s'agite, envahit l'espace, la scène des adultes, qu'il cherche à accaparer ; ou, plutôt : il grimpe sur l'un, sur l'autre, monopolise, capte son attention. Sébastien semble s'échiner

à extraire l'adulte de la scène groupale en l'attirant dans la béance de ses questions en cascade. Sur cette scène inaugurale, les adultes restent de marbre : A l'invasion chaotique de l'enfant, les parents répondent par une sorte de passivité blanche, ponctuée de rires complices ; leur unique demande : qu'on s'occupe de cet enfant vraiment « chiant » – « prenez-le un week-end, vous verrez ». Quand à moi, je ne suis pas loin, à cet endroit, de la paralysie psychique, me sentant gagné par un sentiment de vacuité, d'absence de pesanteur, en même temps que neutralisé, pétrifié : impossible, pour moi, de relier ce qui se joue à cet instant à une causalité qui en permettrait, à minima, la mise en sens. A ma demande, la mère évoque la naissance de Sébastien, né très prématuré, à six mois : un premier mai, ajoutant au passage que cela avait donné « beaucoup de travail » au personnel de l'hôpital – mais de cela, elle refuse de parler. Deux ans plus tard, revenant pour la première fois sur cette naissance, elle me parlera d'un accouchement faisant suite à une hémorragie, mettant de fait sa vie et celle de son fils en péril.

Cet énoncé sur l'origine me laisse encore aujourd'hui un peu perplexe. Disons certes d'abord que j'y entends mieux « l'avertissement », d'avoir répétitivement subi morsures, pets, rôts, et projections de toute sorte. L'énoncé, néanmoins, ne laisse pas de me fasciner un peu, de me travailler, de me faire froid dans le dos, également : souvent, il m'est revenu dans les moments difficiles de la thérapie, avec le sentiment poignant que Sébastien et moi y étions réduits, condamnés, assimilés : moi accusant réception de représentations rouge sang (seule couleur qu'il ait jamais pu utiliser dans ses rares dessins), de représentations « fécalisées » de cet enfant et de sa naissance, du travail « à l'envers » de cette mère (sa blancheur subjective figurant aussi bien l'effacement, le gel des traces, qu'un « vidage » hémorragique)... mais plus encore, et surtout : comme si cette mère n'avait pu « rencontrer » cet enfant autrement que sur le mode d'une excorporation brutale et inaugurale - disons aussi d'une « blessure de travail » faite chez l'autre, passant par l'autre, par un autre potentiellement capable de la mettre au travail, d'accuser réception et d'accuser le coup de cette rencontre. Plus tard, nous pûmes revenir un peu sur cette naissance. Je vis alors cette mère rougir, à la manière dont, systématiquement, elle rougit lorsque son fils lui parle, l'aborde, la convoite, cherche, littéralement, à la toucher, par tout les moyens (par exemple : il s'approche tendrement d'elle, monte sur ses genoux, et soudain lui hurle à l'oreille qu'il l'aime). En retour pour la mère, c'est comme si, de fait, le moindre contact avec son fils contenait en germe le retour potentiel d'une brûlure excorporée, d'un trop d'excitation, l'enfant menaçant sans cesse de revenir la pénétrer sauvagement.

Le travail thérapeutique s'est engagé avec moi sur cette base : blancheur (ou rougeur) silencieuse des deux parents – « à la maison tout va bien » -, chaos au sein des séances, chaos, également, sur la scène sociale, – je passe ici sur les instituteurs traumatisés, les éducateurs rouges de colère, se disputant, de façon très militante et clivée, les solutions de l'hospitalisation à temps plein, de l'institut rééducatif ou du signalement judiciaire.

Deuxième scène, par conséquent : Sébastien entre dans mon bureau, ou plutôt m'y propulse, me rote à la figure, rit de manière discordante. Il grimpe sur mes genoux, m'agrippe, me tousse au visage : « T'es mort ! ». Et puis – vite - le père (lui) et son fiston (moi), devons reprendre notre « jeu ». Sébastien, longtemps, ne s'intéressera qu'aux voitures, aux « fenwick », aux camions, aux garages et à la casse. Identifiés à des véhicules destructeurs, lui et moi parcourons sans fin

un territoire désolé, désœuvré, mécanique : du garage, où nous faisons notre nid (la maison, vidée de ses meubles, est transformée en garage), jusque dans d'interminables parcours motorisés, semés d'embûches, d'accidents, je dois suivre à la semelle, en double, le père. Père et fils s'éclatent, se conduisent en véritable gang, provoquent des accidents, rient aux éclats de leurs destructions (fut-ce la leur), vibrent à l'unisson d'une musique appelée « la boum boum ». (*Claustrum* : je me suis souvent dit, avec Meltzer, que père et fils pénétraient le ventre-garage-anal de la mère pour y semer zizanie et destruction.) Ici, la moindre question du « fiston », la moindre tentative de différenciation, une parole, l'énoncé d'une émotion, mettent le père hors de lui : cela va du « Chut » au... « Ferme ta gueule » qu'il m'hurle au visage, en passant par la destruction du matériel de jeu.

La fin de la séance, enfin, est particulièrement difficile : elle génère chez Sébastien des mouvements de violence et de destructivité qui m'ont parfois conduit à le contenir physiquement : comme si la perspective du « dehors », de la fin de la séance, provoquait, en réponse au gang fantasmagorique, une coupure insupportable, la seule issue étant alors la destruction et l'effacement des traces, la mise en pièce du témoin, la négation de l'histoire. Sans doute la terreur de Sébastien, notamment au moment de la fin des séances, a-t-elle longtemps fait écho, voire collusion, avec mon angoisse propre : celle de participer, en me « prêtant » ainsi à ses jeux, d'un clivage dedans/dehors, d'un gang cryptique, d'une horde sauvage. Mon « autre » théorie, selon laquelle Sébastien expérimentait avec moi, dans et par le retournement des places, le travail en double, une capacité « d'utiliser », de façon impitoyable, l'objet, cette théorie était alors de peu de poids.

Ma troisième scène, enfin, se soutient de l'émergence du souvenir du film de Clouzot, *Le salaire de la peur*. Puisé dans ma mémoire, dans la culture, et reliée à l'expérience des séances, ce souvenir surgît, je l'ai dit, dans l'après-coup d'une séance. Avec ce souvenir, j'eus le sentiment de tenir là une première matrice représentative un peu consistante de ce qui se passait avec Sébastien, cette matrice opérant en moi un premier décollement d'avec un matériel désorganisant, déroutant ma capacité de faire histoire avec lui, de saisir ses logiques et articulations. De quelle histoire est-il donc question ? Que véhicule-t-elle ? Avec deux personnages par camion, le film de Clouzot met en scène un transfert motorisé, celui-ci se soutenant d'un double enjeu. Avant tout, un deal : s'ils parviennent à mener leurs camions à bon port, les protagonistes (des exilés coincés faute d'argent dans un village perdu d'Amérique centrale), regagneront leur liberté. Pour ce faire, il s'agit pour ces héros, pompiers de l'extrême, de livrer une marchandise qui seule permettra d'éteindre un puits de pétrole en feu.

Je voudrais m'attarder sur cette singulière marchandise, objet du transport/transfert, qui, à mon sens, constitue le pivot du film, son point aveugle : il s'agit en effet d'une matière explosive, la nitroglycérine, celle-ci s'avérant être un produit hautement dangereux et réactif, le moindre choc pouvant, à tout instant, déclencher une explosion fatale. La nitroglycérine apparaît ici, de fait, comme une sorte d'anti-objet transitionnel : extrêmement peu malléable et comme dénuée de masochisme primaire, de potentialité intrigante. S'il s'agit ici, à tout instant, de sauver sa peau, c'est que l'objet en question est inéluctablement attaché au destin des héros, qu'il fait partie de leur chargement : cette sorte « d'inclusivité », d'extrême intimité entre les héros, le

camion et le produit, en fonction des paysages qu'ils traversent et du temps qui est compté, produit une remarquable et terrible tension dramatique ; l'effort permanent d'ajustement, d'adaptation du conducteur à la qualité du terrain, auquel il « colle », est en permanence référé à un gradient de vibration dont le seuil fatal est inconnu de lui et de nous, spectateur de la scène : partant, le moindre « écart » conduirait à l'arrachement de cette étrange peau commune entre les hommes, le camion et le produit ; si le produit en venait à chauffer, à bouger trop, alors le choc réduirait au silence des protagonistes qui, à chaque instant, retiennent leur souffle. Etrange objet donc, qui figure à merveille ce qui, dans le travail avec Sébastien, vient sans cesse à se transférer, au carrefour de la vie et de la mort : objet limite, « traître », prêt à se mettre au service d'Eros comme de Thanatos.

Enfant, thérapeute, « camion-cadre » et marchandise transférentielle explosive, soudés ensembles et tentant de survivre aux aspérités d'un environnement chaotique, pour aller éteindre un feu pulsionnel hémorragique, rejoindre la civilisation, gagner leur salaire,... : Réduit à sa plus simple structure, ce récit héroïque, me semble-t-il, recueille et structure quelque chose, à la fois de la problématique de Sébastien, de mon élaboration contre transférentielle propre, et des enjeux processuels au sein de la thérapie – ce, sans qu'il me soit possible de départager ; ce scénario rend-il compte d'une mise en scène possible, potentiellement appropriable, de l'excès de violence, d'excitation, et de ses « solutions » en termes de liaison pulsionnelle primaire, notamment masochiques ? Cette construction interne, « muette » - au sens où je ne l'ai pas communiquée à l'enfant -, parle-t-elle de ce qui, dans la parole des parents, faisaient et fait lacune en termes de discours mythique de et sur l'origine de l'enfant ? Témoigne-t-elle au contraire, de ma part, d'une surenchère imaginaire dans ce contexte transférentiel marqué du sceau de la conformité, du conformisme, de l'emprise spéculaire, de l'agrippement à un père gémeaire ? Puis-je dire également qu'il m'est arrivé souvent d'imaginer cet enfant devenir un jour un petit soldat, se mettant au service d'une idéologie totalitaire – terroriste, faute d'avoir pu subjectiver en lui la terreur ?

Quoi qu'il en soit, le travail pris dès lors une tournure différente, à l'évidence sous-tendue par l'émergence, chez moi, d'une figuration relativement appropriée et appropriable des enjeux de la thérapie –figuration mettant en jeu ma capacité de me soutenir, dans le transfert, d'une position homosexuelle. La cure prit en effet une dimension plus psychodramatique, ce, sans doute, en lien avec ma propension accrue à me laisser mener, déborder, passiver, dirais-je, par Sébastien. Par ailleurs, j'hésitai de moins en moins à jouer de et avec mon corps, recourant à des formes d'expressivité pantomimiques ou caricaturales, usant parfois du « ralenti », pour figurer en acte et par l'acte certaines émotions, certaines actions : le travail avec Sébastien, davantage centré sur la problématique du travail en double, pris dès lors un tour nettement plus jubilatoire – sans doute beaucoup moins paralysé qu'il ne l'était par les exigences d'intégration surmoïque. Mais enfin et surtout, je voudrais noter l'émergence progressive, dans les jeux, de scènes faisant référence à des films, souvent reconnues et nommées par moi seul – pour le plus grand plaisir de Sébastien, se rendant compte soudain de l'existence d'un monde symbolique partageable avec moi : un ami se transformant soudain en un terrible « monstre vert » incontrôlable et tyrannique – Hulk ; un maître et son chien pleutres confrontés à des monstres – Scoubidou ; deux tigres cruels se battant pour un repas - « Deux frères » ; le jeu du WC péteur me propulsant contre le plafond, qui me valut le

doux sobriquet de La Denrée - La soupe aux choux ; mais encore Spiderman, Men in black : chacune de ces références, désormais nommées et nommables, participant de la reconnaissance commune d'un au-delà de la thérapie et, au sein de celle-ci, dans le transfert, du déploiement, de la figuration et des modes de liaison et d'appropriation du monstrueux en soi et hors soi.

Pour ressaisir mon parcours, et au risque que mon propos, du fait de sa condensation, paraisse un peu emphatique, j'aimerais dire en quoi ce travail est en prise, pour moi, avec le formidable effort de pensée auquel me convoque la psychanalyse, ou, plutôt, l'effort pour qu'analyse, de la place où je vous parle, il y ait. En effet, si la recherche d'une position analytique se fonde d'une confiance « folle » en l'Autre, en son altérité inaliénable, en ses capacités d'advenir comme sujet, de prendre sa place de sujet humain, désirant, elle doit en même temps prendre la mesure de ce qu'elle convoque et mobilise d'inhumain au sein même de l'humain. Autrement dit, je pense que si la destructivité, dont il a été tant question ici, contient inévitablement un mouvement créatif en souffrance, en attente d'un déploiement, un « inconscient » qui en fait autre chose que du « mal » à l'état brut, son déploiement sans limite peut, sous couvert de « jeu » (et avec la complicité du thérapeute), laisser le patient dans un désespoir infini, où il n'aura d'autre ressource que, dans la répétition, de s'identifier encore à ce néant auquel personne aura su faire limite.

Attitude analytique et travail de la bisexualité par Nourredine BEN BACHIR

Si les analystes sont le plus souvent d'accord pour décrire en quoi consiste l'attitude analytique, leurs avis en revanche divergent dès lors qu'il est question d'aborder la métapsychologie de l'écoute et partant des interventions / interprétations. Outre les techniques influencées nécessairement par les choix théoriques, c'est au cœur même de la psyché de l'analyste au travail que les questions se posent. Singulier métier en effet où, à partir d'un cadre posé et tenu avec détermination va se dérouler un processus qui aura son développement propre, échappant en partie au pouvoir même de l'analyste alors que celui-ci est à son origine. Disons le rapidement, l'attitude analytique renvoie à la manière de tenir le cadre, d'en user ; elle évoque la neutralité (et avec elle l'absence de représentation but dans la conduite de la cure), l'abstinence, l'attention flottante (pendant de l'invitation faite au patient du tout dire), notions au cœur des écrits techniques de Freud. Dans "observations sur l'amour de transfert", Freud développe sa conception du transfert en tant qu'amour véritable auquel il serait tout autant désastreux de répondre que de le réprimer. La voie est indiquée d'une nécessité chez l'analyste à l'élaboration du matériel transféré: il est là pour incarner les figures de transfert et toute ses interventions seront déterminées par cette nécessité de ne pas répondre à l'excitation par l'excitation, s'astreignant à ce que Freud appelle un refus face aux sollicitations du patient, soulignant ainsi la dissymétrie qui caractérise la situation analytique. Le cadre artificiel de l'analyse produit des effets de vérité à nul autre pareil, valant bien ceux rencontrés dans la vie, et cependant l'analyste doit, autant que faire se peut, être un miroir impénétrable, tout adonné à une écoute égale du matériel, effaçant en somme sa personne, s'astreignant à ne pas ré-agir, et laissant le processus se développer "comme il doit se développer" (Le début du traitement 1913) en vue de l'appropriation subjective.

Sans forcer le mythe, Freud a su tenir compte de ses patients (telle Miss Emmy Von M.) qui l'enjoignaient de se taire et d'écouter le matériel jusqu'au bout. Cela ne l'empêchera certes pas de réitérer des erreurs comme avec l'homme aux loups, mais cependant une donnée fondamentale de l'analyse est établie : écouter jusqu'au bout, être réceptif à ce qui se transfère, privilégier la voie longue de l'élaboration dans l'attitude technique et bannir la suggestion, la réassurance et les techniques correctrices.

C'est au décours de plusieurs séances de notre groupe de travail que le thème de ma communication d'aujourd'hui est apparue. Un débat vif, parfois me semble-t-il passionnel, s'est installé, notamment après que furent abordées les notions de masochisme, de travail de la mélancolie, de pulsion de mort. Je ne peux ici donner que ma version de ce débat, et je souhaite qu'il continue ici en votre compagnie : 1) Pour les uns l'attitude analytique doit confronter le patient au symbolique, le faire sortir de son empêchement dans l'imaginaire. Il y a trop de risques à une réceptivité large, à un travail faisant trop de place à l'archaïque, au précoce. 2) Pour les autres, dont moi-même, le symbolique ne saurait se concevoir sans une référence au modèle métaphorique des relations à l'objet primaire et à l'environnement. C'est là, au plus près de la chose corporelle, dans la succession des séparations retrouvailles avec l'objet, que se créent les conditions de la symbolisation et de son développement. Les travaux de Winnicott (holding, préoccupation maternelle primaire), de Piera Aulagner (la mère porte-parole), de Bion (rêverie maternelle) insistent, chacun à leur manière, sur cette nécessité de contenir la pulsionnalité et la destructivité de l'infans, précisément en la laissant demeurer dans la psyché de la mère (ou de l'analyste) avant de la restituer sous forme transformée et introjectable. Sont à l'œuvre ici autant un travail de miroir (sur lequel a travaillé Roussillon à travers le concept d'homosexualité primaire) qu'une nomination des affects. Il s'agit donc d'une sorte d'illusion narcissique où l'infans en passera par un autre, non encore reconnu comme tel, autre qui le bercera, lui chantera des comptines, le regardera pour que se construise l'extériorité de l'objet et les limites du moi. L'activité d'un analyste intégrant ces concepts post-freudiens prend en compte la question de l'objet et de l'environnement dans le processus. La notion d'intervention contenante prend dès lors de l'importance. Progressivement mon questionnement m'a mené à travailler les questions du féminin/masculin, activité/passivité, puis la notion de réceptivité. L'une des questions implicites qui était sans doute à l'œuvre dans notre passion était peut-être celle-ci : Quels risques y a-t-il à être trop gentil avec le patient ? A quoi une autre question faisait pendant : Quels risques y a-t-il à être trop cassant ? Certes je force le trait, mais la caricature oblige à nous confronter aux arêtes vives de la pensée comme à sa mollesse. Alors, quel dosage ?

Petit à petit j'ai pensé que plutôt d'opposer deux catégories d'analystes, il me semblait plus intéressant de traiter analytiquement cette double question : que se passe-t-il donc quand l'analyste est trop contenant (la contenance étant vue sous un aspect maternel), ou lorsque il est trop confrontant (la confrontation voulant renvoyer au père symbolique)? Car il me semble, que de manière plus ou moins subtile, ces risques de l'analyse concerne chacun d'entre nous.

J'ai alors pensé à mon travail clinique et à mes propres difficultés dont je donnerai un exemple tout à l'heure. Dans le temps restreint de mon intervention il est impossible de retracer les méandres de mon élaboration. J'en donne quelques jalons que je souhaite partager avec vous. Il m'a semblé que les attitudes trop contenantées apparaissent quand s'actualisent chez l'analyste une problématique traumatique et narcissique souvent en lien avec un excès de présence ou d'absence de l'objet primaire. Cette constellation transférentielle renvoie souvent à une Imago maternelle tantôt tyrannique, froide, tantôt endeuillée, mortifère telle "la mère morte" décrite par Green. La violence destructive liée à cette constellation transférentielle devient alors difficile à endosser et détermine des attitudes plutôt empathiques qui empêchent l'expression du transfert négatif. Quelque chose de cette violence menace de passiver l'analyste; c'est ici la haine que l'on peut ressentir dans le contre-transfert qui demande à être reconnue afin que l'analyste retrouve sa fonction analysante; cette haine, une fois reconnue, permet à l'analyste de la penser dans le transfert et d'abandonner l'évitement phobique des attaques inévitables liées à la progression du processus, évitement sous-tendu par sa crainte d'user de représailles ou d'être confronté à des affects de douleur, d'effondrement insuffisamment élaborés dans sa propre analyse.

A l'inverse l'analyste peut endurer au delà de toutes limites des attaques d'une violence inouïe. Jusqu'où survivre à celles-ci sans représailles ? Que signifie tenir bon ? Nous pressentons que la réponse varie éminemment d'un analyste à l'autre, d'un patient à l'autre, d'une séance à l'autre. Et cependant comment ne pas évoquer les possibles satisfactions masochiques substitutives pouvant être à l'œuvre dans des interventions se voulant enveloppantes, malléables à souhait ? Au lieu d'œuvrer à la séparation, à la différenciation, l'analyste et le patient sont entrés en collusion, ils ont besoin l'un de l'autre pour vivre, se soigner; la problématique primaire, à l'instar de Ferenczi, est particulièrement investie. Les attitudes marquées par l'activisme réparateur s'originent souvent dans cette dynamique. L'un des risques de cette situation est de ne pas confronter le patient au désillusionnement nécessaire à la progression du processus : comment attaquer un analyste qui ne s'y prête pas et qui menace de s'effondrer ? Toute une partie du fonctionnement du patient restera dès lors caractérisée par une impossibilité à supporter la frustration.

Si on réfléchit aux éventualités que je viens d'évoquer on notera que les notions de passivation-détresse, de masochisme sont en question et avec elles une certaine difficulté à l'intégration du féminin. Je reprendrai ce point tout à l'heure. Remarquons que ces attitudes font le lit d'un surcroît d'agressivité inconsciente qui ne trouve pas à se symboliser, aggravant d'autant la culpabilité inconsciente et les risques d'analyses interminables ainsi que les réactions thérapeutiques négatives.

Quels risques, en revanche, sont possibles lorsque nous sommes animés par une volonté de confrontation symbolique ? Il me semble qu'ici c'est une difficulté à se laisser aller à la nécessaire passivité garante de l'écoute analytique qui est en cause : maniement sadique du cadre et des interprétations cherchant à

confronter le patient aux enjeux évolués que sont l'œdipe et la scène primitive. Comme précédemment il me semble que sont à l'œuvre des contre-investissements de problématiques renvoyant à l'excès de présence de l'objet, voire à ses empiètements, ainsi qu' au défaut de présence. Une imago maternelle tyrannique est ainsi souvent en cause et contre-investie dans un renversement où c'est le patient qui subit les agressions incorporées par l'analyste et insuffisamment élaborées. L'analyste se défie ici de l'empathie, des affects, réputés leurrer la situation analytique et obstruer l'accès au symbolique. On vérifie ainsi que nos théorisations techniques peuvent être sur déterminées par nos points aveugles. La confrontation à l'informe, à la violence des affects d'amour et de haine, menace l'analyste, lequel est peu disposé à laisser advenir la régression dans ses deux aspects , formel et aux objets de dépendance. Une technique trop confrontante peut conduire l'analysant soit à se soumettre masochiquement à la fermeté affichée de l'analyste, soit encore au risque de rupture prématurée avant même que le processus ne s'établisse véritablement. Au trop de passivité que nous évoquions tout à l'heure à propos des attitudes dites maternelles, nous pouvons opposer la difficulté à consentir à l'indispensable passivité sous-tendant l'écoute et l'activité de l'analyste. Une extrême est rencontrée lorsque l'analyste, confondant la neutralité avec une attitude froide et désaffectée, réactualise le drame de Narcisse et d'Echo, l'essentiel de son attitude cherchant à assurer la protection d'un bouclier narcissique refusant d'être pénétré par le matériel de l'analysant. Extrême rare sans doute mais à garder à l'esprit car sous des formes plus subtiles, elle peut pour différents motifs infiltrer notre pratique.

Comme on le constate, il revient donc à l'analyste de trouver le bon dosage, le bon usage de la passivité dans la séance ? Je crois que ce dosage met au travail la bisexualité psychique de l'analyste, et notamment son rapport au féminin. En 1937, Freud remarquait que c'est le refus du féminin qui est l'obstacle majeur au changement dans la cure. L'intégration du féminin peut donc être considérée comme l'un des enjeux majeurs de la cure. Ce refus du féminin, nous le savons aujourd'hui, ne se réfère pas seulement à la conflictualité oedipienne mais aux enjeux traumatiques liés à la problématique primaire (notamment la peur de la dépendance absolue à l'objet primaire). Ces différents enjeux se font écho dans la séance et tissent entre eux un réseau complexe de liens nous obligeant à une écoute modifiée du matériel.

Dans le cadre de mon intervention, je ne reprendrai pas le débat complexe concernant le féminin et le masculin en analyse. Nous savons tous que l'intégration du féminin et l'accession à la bisexualité psychique n'est pas chose aisée et en cela nous rejoignons l'expérience de Freud. Je poserai simplement qu'à défaut de définir précisément ce qu'est le féminin et le masculin, nous pouvons considérer qu'ils se construisent d'abord à partir des enjeux des problématiques primaires, puis des enjeux actifs/passifs de l'analité et phallique /châtré de la position phallique pour, dans l'élaboration de l'œdipe, accéder au jeu des identifications à son propre sexe et au sexe que l'on n'a pas. La rencontre humaine et sexuelle n'est possible qu'à la condition de pouvoir s'identifier au sexe de l'autre; ce que Ferenczi avait déjà noté. Il est de plus probable que le féminin se construit dans les relations les plus précoces, ne serait-ce que par les soins et les paroles signifiantes prononcées par les parents. Il n'y a pas de naturalité du sexe psychique, celui-ci résulte d'une construction complexe dans laquelle les psychés des parents, la culture, sont déterminantes.

S'identifier donc à son sexe anatomique est un travail difficile, semé d'embûches. Après ce parcours, je voudrais revenir à la question de l'attitude analytique. L'analyste aujourd'hui ne se conçoit pas comme un simple miroir, mais il cherche à penser les résonances intérieures provoquées par le matériel. Ceci spécifie le travail de contre-transfert auquel il s'adonne. Ecouter un patient c'est tenter de se dépouiller de nos pensées conscientes, de la théorie (Donnet évoque une mise en latence préconsciente de la théorie) pour se laisser envahir par le matériel en suspendant tout but précis. Le cadre de l'analyse met la psyché de l'analyste sous tension, l'obligeant à accueillir la pulsionnalité exacerbée du patient sans agir ; comme l'écrit P. Miller qui procède à une étude intéressante des notions de neutralité (terme qui d'ailleurs n'existe pas sous la plume de Freud) et d'abstinence, l'analyste doit pouvoir s'auto-investir vivant dans une position d'attente, d'immobilité relative, objet devant recevoir le matériel en tentant de garder un plaisir à penser et à être.

Pour ma part, je crois que ces qualités de l'analyste font appel à ses possibilités de consentir à une passivité structurante, différenciée de sa version douloureuse masochique; c'est à dire d'une passivité qui dans l'idéal solliciterait les positions identificatoires de l'analyste à leurs différents niveaux d'expression pulsionnelle. Cette possibilité de jouer régressivement avec les positions identificatoires primaires et secondaires, de se défaire d'un enlèvement sadique-anal, masochique, ou du leurre phallique, est essentielle pour le développement du processus. Il s'agit d'un travail de la bisexualité qui permet à l'analyste de reconnaître ses limites et de supporter d'incarner les différents types de transfert, paternel et maternel, hétéro et homosexuel, utiles au développement du processus et à partir desquels il choisira d'intervenir ou de se taire. Je veux souligner que la notion de réceptivité psychique est le corollaire de cette capacité de jeu identificatoire; elle consiste en la possibilité d'être pénétré par les apports de l'autre sans être anéanti et en gardant ses possibilités de plaisir de penser et d'activité. Elle conditionne, à mes yeux, notre possibilité de nous laisser gagner par l'inconnu, à prêter notre appareil psychique au patient jusque dans des vécus aux confins de la dépersonnalisation. La construction d'un masochisme primaire de vie joue certainement dans cette réceptivité, permettant de supporter la douleur et l'attente. La notion de féminin pur de Winnicott peut aussi être vue comme un socle de cette réceptivité. Mais je ne développerai pas ces questions.

La régression formelle imposée par le cadre et l'attitude analytique s'accompagnent donc d'un intense travail psychique. Ce n'est plus seulement la pertinence de l'interprétation qui permet la perlaboration, écrit P. Miller, c'est la texture même de sa psyché et notamment ses capacités de faire face à l'inconnu sans se précipiter dans l'activité interprétative qui sont précieuses.

Que devient donc la confrontation au symbolique dans une telle conception de la cure ? Pour reprendre le mot de Roussillon, je crois que nous pouvons dire qu'il y a tout à la fois au cœur d'une même séance un tiers à symboliser et une nécessité de symboliser le tiers. Le cadre confronte au tiers et déjoue déjà l'illusion bisexuelle. Mais, comme j'ai essayé de le montrer, la possibilité de maintenir vivantes les identifications masculines, féminines, paternelles, maternelles dans les modalités de présence de l'analyste comme dans ses formulations sera déterminante. Ainsi seront repérés les inévitables risques du recours incantatoire

au tiers, de même que ceux liés à une attitude trop contenante. Les formes de rejet de la féminité, nous l'avons vu, sont en cause dans les deux attitudes et concernent tout analyste au travail. Il s'agira dans les multiples après coups du travail de contre-transfert de débusquer le retour de nos problématiques traumatiques, mélancoliques, mais aussi oedipiennes, dans lesquelles notre rapport au féminin est en souffrance : Il s'agira de penser en lien avec le matériel du patient ce qui émerge en nous et nous conduit soit à trop de passivité, soit à un refus de celle-ci. Je voudrai enfin souligner que toute mon intervention concerne les deux sexes.

J'illustrerai mon propos par le cas de Corinne en analyse depuis un peu plus de cinq ans. Cette femme, souvent habillée en noire, est venue me demander une thérapie au décours d'un épisode mélancolique stuporeux suite à un divorce récent. Je suis d'emblée frappé par son corps rigide, une froideur qui gagne mon contre-transfert en dépit des larmes très retenues qui perlent aux paupières. Elle n'avait jamais pensé son mari capable de la confronter à une autre femme, à ses yeux il avait infiniment besoin d'elle et son départ est une blessure sans nom.

Le travail analytique fut d'abord engagé en face à face puis au bout de deux années sur le divan. Le divan me semblait dans un premier temps un dispositif trop passivant, je notais son besoin d'être regardée que nous analyserons au fur et à mesure des séances : regard cherchant à limiter des vécus de confusion, témoignant d'une identification aliénante à un imago maternelle mélancolique, regard cherchant à exercer sur moi une emprise liée au risque de la relation transférentielle dont je ne détaillerai pas ici les enjeux. Je voudrais seulement souligner qu'à travers un long travail de construction, il a été possible, notamment à travers une adolescence particulièrement traumatique, de spécifier les aspects de l'objet maternel : froid, endeillée d'une sœur morte bien avant sa naissance et qu'elle n'a donc pas connue ; petit à petit il lui fut possible de nommer cette adolescente qu'elle était, sa grande solitude; son recours à des comportements auto calmants massifs (des kilomètres de natation tous les jours) et son besoin d'un père parti avec une femme plus jeune et qui donnait peu de nouvelles. J'étais également frappé par sa tendance à désobjectaliser, notamment lorsque émergeait une conscience de notre lien, ainsi que par un masochisme moral tenace. Elle devenait comme sans pensée, sans corps, sans désir. Il fallut beaucoup de temps pour que succèdent aux cauchemars mortifères figurant son corps endommagé, pourri, abouché à celui de sa mère, des rêves figurant des enjeux de sexualité infantile. Je peux dire qu'une longue période de notre travail fut marquée par une activité de holding.

Venons-en à la situation récente. Le processus après des pauses régulières marquées par de fortes attaques plus ou moins muettes du lien progresse, et on peut véritablement dire que s'est construite une topique psychique, un dedans pour penser, un dehors qui a été douloureusement reconnu; de même elle a conscience que son corps existe autrement que comme carapace, elle en sent la consistance, la vie, s'interroge sur les traitements qu'elle lui a infligés. Un plaisir d'être avec elle-même, avec moi, est présent, plaisir qui se développe dans des amitiés féminines, mais également dans des relations amoureuses vécues avec angoisse. L'un des enjeux cruciaux de cette analyse fut de se désidentifier de

cette sœur morte qui culpabilisait toute expression de ses désirs et l'empêchaient d'habiter son corps. Les enjeux par rapport à la figure paternelle, par rapport à la scène primitive sont de plus en plus au centre des séances. L'extrait suivant s'inscrit dans ce contexte. A nouveau Corinne est dans le sentiment d'une vie sans consistance, inutile : elle est vide, dit-elle, n'y arrive pas, elle a des failles dans lesquelles elle ne peut que basculer. Je sens bien sa détresse, et je pense que de nombreuses séances ont tourné autour de moi ailleurs, elle ailleurs avec une psychanalyste organisant un trek en Mauritanie...etc... Je suis impressionné par son corps recroquevillé sur le divan, ses bras croisés comme pour se protéger de toute mise en contact avec elle-même et autrui. Elle se sent morte dit-elle. Dans mon contre-transfert je sens ce transfert massif de sa haine muette que j'ai appris à reconnaître. A quel niveau intervenir ? J'ai conscience que la détresse mise en avant condense particulièrement des enjeux primaires et oedipiens. En ayant présentes à l'esprit les précédentes séances, je me dis que je respire moins bien aujourd'hui, je me sens capté comme aux pires moments où le transfert de l'imgo maternelle mélancolique cherchait à paralyser la relation analytique dans une captation mortifère réciproque. Mon intervention ira dans le sens de rappeler les enjeux actuels avant de se terminer par une figuration construction : en faisant allusion à la petite fille curieuse qu'elle évoque ces derniers temps, je lui dis qu'à une petite fille le soir on souhaite de faire des beaux rêves et qu'on se réjouit de la retrouver le lendemain. La patiente se tait le reste de la séance et je me dis que j'ai peut-être eu tort de la confronter si directement à la scène primitive.

Elle part fâchée. Ai-je contre agi sous forme de représailles ? Ai-je parlé plutôt en incarnant une imago paternelle ou maternelle ? N'aurais-je pas dû être plus contenant, ne suis-je pas en train de vouloir forcer le tempo du processus ? En tout cas, la nécessité d'une confrontation au symbolique m'a semblé opportune dans le temps de la séance. J'avais le sentiment que cet imaginaire de femme détruite était défensif des enjeux de rivalité oedipienne qui émergent de plus en plus dans le processus. Je sentais confusément le danger de renforcer cet imaginaire, notamment en incarnant une imago maternelle mélancolique, certes dont elle se plaignait mais qui avait l'avantage d'avoir besoin d'elle. Comment se faisait-il que moi, son analyste, j'osais m'absenter et la laissait partir en fin de séance ? Ce sont les identifications croisées à l'œuvre dans la scène primitive qui sous-tendaient mon intervention. La fois d'après elle me confirmera qu'elle était bel et bien fâchée et me dira s'être ensuite sentie mieux. Elle ne se l'explique pas : d'un côté elle m'en veut, de l'autre ce que je lui ai dit l'"a rendue vivante". Puis elle me raconte ce rêve que je propose à la discussion : il y a une ville au sommet d'une montagne curieuse, s'effilant à son sommet et s'élargissant de plus en plus jusqu' à la base. Elle descend depuis le sommet de la ville dans les parois de la montagne, emprunte un escalier en colimaçon en compagnie d'une femme qui lui lance des grains de sésame et d'un chinois guide. Arrivé en bas, elle se retrouve dans un grand magasin bien rempli de livres rouges alignés comme dans une bibliothèque; l'ensemble est spacieux, agréable; il y a des gens; elle se sent bien puis sort de ce lieu qui donne immédiatement sur une scène de théâtre. La patiente associera sur ce chinois qui semble attentif à son corps dans le rêve et fera le lien avec notre travail ; de même il lui est possible de faire le lien entre les grains de sésame donnés par la femme, Ali Baba, Ben Bachir et les souvenirs de complicité avec son père lorsque, enfant, elle habitait en Algérie. Mais à chaque séance suffit sa dose d'interprétations et d'associations

et il m'a semblé important de laisser se déployer cette perlaboration en cours sans trop intervenir. Ce rêve se déploiera largement par la suite, il est un objet psychique que la patiente sollicite au gré du processus.

Travailler Fatigue par Maurice REY

Arrivés presque au terme de cette journée, je voudrais vous soumettre une réflexion qui trouve son origine dans le poème de Cesare Pavese " Travailler fatigue ". Elle nous ramènera à ce que Pascal évoquait ce matin à partir de l'étymologie qui relie le travail et les éprouvés de détresse ou de solitude.

Aujourd'hui, il a été question du travail psychique face au chaos, en tant que liaison de l'excitation, en tant que travail de la trace, etc... Je m'inscrirai dans une perspective assez similaire en caractérisant le travail comme un effort pour surmonter une séparation originaire et par là en tant que conséquence de cette séparation. Le récit de la perte du Jardin d'Eden et de la souffrance qui en découle: celle du travail de l'accouchement et celle du travail nourricier me semblent assez témoigner de cette origine. C'est là une expression mythique de notre destinée, qu'on peut rapprocher de ce que Piera Aulagnier dans un article de 1982 avait nommé, sur un autre plan bien sûr, "condamnation à investir": nous y sommes condamnés parce que la sauvegarde du Je et de la pensée, mais aussi plus fondamentalement celle de la vie humaine elle-même (Aulagnier P.A. 1982) exigent un travail d'investissement des représentations psychiques sans cesse renouvelé.

La séparation, dont la condamnation aux travaux physiques et psychiques forcés est la conséquence, est celle de l'homme d'avec Elohim dans le mythe, celle de l'enfant et de la mère dans l'histoire de chacun – celle de la zone sensorielle et de l'objet, ou encore du soma et de la psyché dans la métapsychologie. Je ne ferai pas la différence entre physique et psychique parce que tout travail humain même au sens matériel implique la psyché – probablement faudrait-il même dire que le travail psychique n'est qu'un aspect particulier du travail tout court-. Ainsi les champs concernés par la condamnation biblique sont ceux que nous attribuons à Eros sous la dénomination des pulsions d'autoconservation et des pulsions sexuelles.

De manière identique, mais renversée, Freud affirme que les pulsions sont la mesure de l'exigence de travail imposé à la psyché du fait de sa liaison au corporel (Freud S. 1915, p 167).

On voit déjà que le travail psychique ne constitue pas qu'une mise en représentation ou qu'un processus de symbolisation, mais comprend le maintien de l'investissement de ces représentations, malgré la tendance à désinvestir qu'entraîne la souffrance imposée au Je par la réalité.

Avant d'aller plus loin, voici le poème. Il donne son titre au recueil ; Lavorare

stanca, Travailler Fatigue, est le premier livre que Pavese a publié ; c'était en 1936 ; il était alors âgé de 28 ans ; et au moment de sa parution, après un séjour en prison, il avait été exilé en Calabre, à Brancaleone, par le régime de Mussolini.

TRAVAILLER FATIGUE

Traverser une rue pour s'enfuir de chez soi
(per scappare di casa)
seul un enfant le fait, mais cet homme qui erre,
tout le jour, par les rues, ce n'est plus un enfant
et il ne s'enfuit pas de chez lui. (e no scappa di casa)

En été, il y a certains après-midi
où les places elles-mêmes sont vides, offertes
au soleil qui est près du déclin et cet homme qui vient
le long d'une avenue aux arbres inutiles, s'arrête.
Est-ce la peine d'être seul pour être toujours plus seul?
On a beau y errer, les places et les rues
sont désertes. Il faudrait arrêter une femme,
lui parler, la convaincre de vivre tous les deux.
Autrement, on se parle tout seul. C'est pour ça que parfois
il y a des ivrognes nocturnes qui viennent vous aborder
et vous racontent les projets de toute une existence.

Ce n'est sans doute pas en attendant sur la place déserte
qu'on rencontre quelqu'un, mais si on erre dans les rues,
on s'arrête parfois. S'ils étaient deux
simplement pour marcher dans les rues, le foyer serait là
(la casa sarebbe //dove c'è quella donna)

où serait la femme et ça vaudrait la peine.
La place dans la nuit redevient déserte
et cet homme qui passe, ne voit pas les maisons (non vede le case)
entre les lumières inutiles, il ne lève plus les yeux :
il sent seulement le pavé qu'ont posé d'autres hommes
aux mains dures et calleuses comme les siennes.
Ce n'est pas juste de rester sur la place déserte.
Il y a certainement dans la rue une femme
Qui, si on l'en priait, donnerait volontiers un foyer.(casa)

La première chose qui nous frappe, c'est que, sous ce titre limpide qui reflète l'expérience commune, Travailler fatigue effectivement, il n'est apparemment pas question de travail. Certes, on imagine que les hommes que l'auteur décrit dans ce tableau naturaliste ont quitté la campagne pour venir travailler à Turin, la ville. Mais travaillent-ils ? Il est ici question d'errance, de détresse et de solitude. Et de l'espoir d'une femme-maison (en italien le mot "casa" revient 5 fois, que le traducteur français a cru bon de ne pas répéter, lui préférant d'autres expressions plus variées).

Ces hommes ne se sont pas enfuis de la maison, ils n'ont plus de maison ; ce ne sont plus des enfants : ils ne jouent pas ; même aux jeux dangereux des adolescents qui fuguent. Et qu'on recherche. Ou qu'on attend. Dans la fugue, le lien n'est pas rompu. Eux, manifestement personne ne les attend, ni ne les recherche. C'est à eux d'arrêter une femme, ou bien, à défaut, ivres dans la nuit, de s'adresser aux passants pour leur parler.

Pavese non plus, ne joue pas. Il ne se sait pas attendu, non plus. Dans sa correspondance, comme dans son journal publié après sa mort et qu'il avait intitulé lui-même "Le métier de vivre" -encore le travail-, il affirme son rejet de la facilité de la poésie – et dénonce ce qu'il considère comme l'échec de ce premier recueil-. Il y anticipe aussi l'insuccès de la relation amoureuse qu'il avait tenté de nouer avec celle qu'il appelle la Signorina, dont il se plaint, en prison puis en exil, de n'avoir pas de nouvelles– c'est une jeune militante communiste à qui étaient destinés les documents qui l'ont compromis au regard de la " justice fasciste " -. Elle, elle se fiancera avec un autre en son absence.

Comme on le sait, cet échec est celui de toutes les tentatives de relations amoureuses de Pavese qui se suicide en 1950, après son second recueil de poèmes, séparé du premier par toute l'œuvre romanesque, second recueil intitulé : "Viendra la mort et elle aura tes yeux". Cette femme-là, la mort avec les yeux de l'aimée, chimère de la mort et de l'amour, était-ce elle que l'homme du poème Travailler fatigue espérait déjà rencontrer dans les rues, fatigué du travail de liaison et de détachement répété qui conditionne à la fois la vie et la pensée?

L'homme déambule le long des avenues et sur les places désertes. Le travail qu'il a fallu accomplir pour paver ces rues, ces places, le travail qui rend les mains calleuses comme les siennes, est à peine pour lui un lien social. Non, pour qu'il y ait du lien, écrit Pavese, il faudrait arrêter une femme. Et c'est de cette illusion érotique que mourra Pavese, du moins je le pense.

Dit autrement cette quête d'Eros pour sortir de la solitude est paradoxalement un mouvement qui soumet le Je aux pulsions de mort, pulsions inscrites à la fois dans la réalité sociale (l'industrialisation amenant la déliaison, le départ de la campagne, la perte de la maison et celle d'une certaine identité) et dans le Surmoi individuel (la Signorina, puis les autres, qui intimement à cet homme l'obligation de jouir et de faire jouir). C'est une conjonction qu'a décrite Nathalie Zaltzman dans "Tomber hors du monde" (Zaltzman N. 1989). Certes, le drame de l'homme errant dans la ville ou celui de l'auteur peuvent paraître bien tenus à côté de la soumission à l'exclusion promue par la psychiatrie asilaire ou bien à côté du syndrome du musulman, traduisant le renoncement à vivre une vie humaine dans les camps de la mort, deux exemples dont parle Nathalie Zaltzman. Ne peut-on pas se dire qu'un investissement pourrait être préservé à travers l'espoir que dans une rue, dans un espace étroit donc, et non pas sur une place déserte, ni le long d'une avenue aux arbres inutiles, il devrait être possible de rencontrer une femme, qui serait à elle seule une maison?

Mais le prix à payer pour "préserver une espérance de plaisir" est toujours celui de la souffrance. Pavese ne dit pas directement de quelle souffrance il s'agit ici. Mais il écrit: Il faudrait arrêter une femme. Le conditionnel indique l'échec anticipé du projet, soit qu'aucune femme ne convienne (toutes des putains, sauf

maman : qui rencontrer d'autre d'ailleurs par hasard dans les rues étroites de la ville?), soit que la souffrance, l'angoisse surgisse au cœur même de la rencontre, comme pour Pavese lui-même ou comme pour ce patient de 50 ans seul, sans travail, errant à Genève, pour qui chaque jeune femme qu'il croise, serveuse ou voisine dans le bus, pourrait être pour lui, sauf qu'il voit en même temps dans le miroir du visage de la femme, (ou qu'il croit y voir), l'angoisse qu'il sait (ou pense savoir) qu'elle peut lire sur le sien. Il faudrait arrêter une femme, c'est un Surmoi impuissant qui parle. Mais le Surmoi n'est pas moins mortifère d'être impuissant. Bien au contraire. Car il y n'a alors d'autre issue que celle de la destruction, au lieu qu'il contribue à organiser un comportement permettant une certaine satisfaction, même partielle.

Nathalie Zaltzman précise que cette conjonction d'une réalité sociale hostile et du Surmoi mortifère amenant le sujet à s'y reconnaître et à s'y plier au mépris de son individualité et de son insertion dans le genre humain, n'est pas du ressort de la pathologie. Chacun a vécu dans l'enfance suffisamment de détresse pour que le Surmoi puisse jouer ce rôle dans une situation où l'individu est déjà marginalisé ; une nouvelle exclusion va le précipiter hors du lien social par le mouvement auquel il collabore. Elle insiste sur le fait que l'investissement objectal, l'amour de la famille, de l'aimée, etc... ne possède pas nécessairement un contre-pouvoir contre le désinvestissement : le glissement vers l'indifférence, le retrait, la mort (Zaltzman N.1989.).

Ce qui protégerait, ce serait un idéal partageable contre-investissant ce glissement vers le décrochage de la mort et permettant d'accepter la souffrance et la fatigue de vivre et de penser, et de marcher dans les rues. L'homme dont Pavese nous parle est presque sur le point de reconnaître cet idéal arrimant le sujet à une identification au genre humain :

...cet homme qui passe, ne voit pas les maisons
entre les lumières inutiles, il ne lève plus les yeux :
il sent seulement le pavé qu'ont posé d'autres hommes
aux mains dures et calleuses comme les siennes

Mais au-delà de cette solidarité, de cette fraternité esquissée, la nostalgie de l'objet est plus forte dans le poème, peut-être parce que l'investissement fraternel est forcément teinté d'homosexualité, peut-être aussi parce que l'inhibition de la destructivité réalisée par le pacte entre les hommes aux mains calleuses, "les frères de la horde", est trop labile face aux éprouvés oedipiens, dissolvant le sentiment d'appartenance à un groupe en une multitude de relations manquées et espérées (c'est assez le sentiment que donne la lecture des romans et nouvelles de Pavese, d'une écriture très "dialoguée", traduisant un réseau de relations multiples).

Ou bien encore, et plus sûrement, l'espoir de la rencontre d'une femme qui donnerait tout par sa seule présence n'est pas celui d'un objet mais d'une fête. Il n'est pas frayé par l'expérience du premier Autre, (frayage comprenant la trace de l'inclusion - pictogramme d'inclusion au sens de Piera Aulagnier - et à la fois celle du manquement, du pas-tout de la femme et de la mère), mais par celle de l'élation maniaque et spéculaire.

Cela nous amène à considérer maintenant l'inverse de ce que j'ai décrit comme le désinvestissement, défense désespérée contre la double contrainte du Surmoi

et de la réalité sociale.

La nouvelle de Pavese "Le bel été" (Pavese 1940), commence ainsi: "A cette époque-là, c'était toujours la fête. Il suffisait de sortir et de traverser la rue pour devenir comme folles, et tout était si beau, spécialement la nuit, que, lorsqu'on rentrait, mortes de fatigue, on espérait encore que quelque chose allait se passer, qu'un incendie allait éclater, qu'un enfant allait naître dans la maison ou, même, que le jour allait venir soudain et que tout le monde sortirait dans la rue et que l'on pourrait marcher, marcher jusqu'aux champs et jusque de l'autre côté des collines."

On remarque la proximité de ces lignes avec le poème : sortir, marcher. Celui qui parle ici -le narrateur-, c'est "des femmes", de jeunes femmes certaines étant encore adolescentes. Cela frappe chez un auteur masculin, mais l'essentiel me semble être, le sentiment d'inclusion que procure ce passage: "et tout était si beau, spécialement la nuit ... le jour allait venir soudain et... tout le monde sortirait dans la rue et ... l'on pourrait marcher, marcher jusqu'aux champs et jusque de l'autre côté des collines" à l'inverse du sentiment d'exclusion et de chute hors du monde que provoquait l'errance dans la ville. Ce sentiment d'être dans le monde est renforcé par l'attente de quelque chose d'extraordinaire qui nous ferait en être plus fortement encore, un incendie, une naissance. Ce n'est évidemment pas sans rapport avec la sexualité; sortir, couramment, c'est faire l'amour, et dans cette nouvelle dont les protagonistes sont des adolescentes, cette attente est aussi marquée par l'intensité de l'instant d'avant l'expérience sexuelle, condensant l'envie d'être désirée et la peur (de l'étrangeté des hommes, de "tomber" enceinte, de la syphilis, etc..). Mais dans la fête de ce bel été, initialement, il n'est pas question de rencontrer quelqu'un ; sortir c'est simplement pouvoir être au milieu du monde. Dans la mesure où le Je s'identifie à son Idéal que le monde représente, il déborde d'énergie, tout est investi, le Je comme le monde et ses représentations, et surtout la relation entre eux, ce qui les relie et enveloppe comme la nuit ou le paysage, ou la langue d'un poème. N'est ce pas quelque chose de comparable que l'homme qui erre dans Turin espère encore d'une femme ?

Pourtant, la proximité de cette fête et de la manie, (si on peut utiliser un tel mot d'une manière qui ne serait pas trop psychopathologique ou nosologique) autrement dit la labilité de l'investissement de chacune des représentations, leur indifférenciation, l'immensité de ce désir non fixé, ne reconnaissant aucun objet particulier sinon le Je lui-même et la beauté du monde, ne lui permet pas bien sûr de résister au désir de renoncer à l'effort de penser et de vivre, quand la souffrance devient trop grande. Dans le poème Travailler fatigue nous n'en sommes pas là. Rien n'assure que l'homme soit destiné à devenir un clochard, accroché au bord du monde par le creux d'une porte cochère ou la tiédeur odorante d'une grille du métro. Mais il renonce à se souvenir : Est-ce la peine d'être seul pour être toujours plus seul ? C'est comme cela que je comprends ce vers : "j'ai quitté cette maison, ces collines, cela vaut-il la peine d'y penser encore, pour être toujours plus seul ?" Il n'a pas renoncé à espérer l'impossible, même si cet impossible est décrit comme le projet le plus naturel qui soit : rencontrer une femme. Ce qu'il sait être une illusion.

Cette manière d'assourdir le drame en rappelle une autre propre à la théorie psychanalytique. A la suite de D.W. Winnicott, nous pensons souvent le travail

psychique comme un travail de symbolisation issu de l'activité ludique développée au sein d'un espace intersubjectif aconflictuel, l'espace potentiel ou transitionnel, et considérons le travail psychanalytique comme "une forme très spécialisée de jeu" (D.W.Winnicott, 1971 p. 60). Cette position offre un certain nombre de points de repère intéressants et utiles en ce qui concerne l'espace analytique, comme quelque chose à la fois de partagé et de tiers ; mais elle fait perdre la dimension du travail psychique en tant que maintien de l'investissement des représentations telle que je l'ai évoqué ci-dessus, elle efface ainsi le caractère tragique de la lutte contre le désinvestissement, et à l'inverse elle oublie souvent la proximité du jeu et de la fête. Bien sûr, on pourrait se dire que le jeu est une sorte de manie normale à un âge où le Je de l'enfant et l'objet idéal (le moi de maman, puis ses substituts) se confondent sans souci de leurs limites. Mais cette illusion laisse croire que les séparations évoquées au début de mon intervention (dans le mythe, dans l'histoire et dans ce que figure la métapsychologie) comme le travail psychique qui en découle, doivent être sans souffrance, car on ne souffre pas quand on joue ; sous ce régime, elles ne devraient pas non plus conduire à l'excitation et à l'élation, car alors ce ne serait plus du "jeu". Paradoxalement, une telle illusion obère donc la fonction même du plaisir, qui ne peut prendre sens que dans sa relation au déplaisir et à l'excès. Pourtant, travailler fatigue. Nous le savons tous. Et nous avons tous la nostalgie ou plutôt l'espoir d'une activité humaine qui ne serait pas un travail : à la fin du roman "Le camarade", Pablo, le personnage principal, est relâché par la justice fasciste, mais doit quitter Rome pour être assigné à résidence à Turin. Il fait cette réflexion : "Entre la prison et mon départ ce soir, cela me semblait une nouvelle ville, la plus belle du monde, où les gens ne comprennent pas qu'ils sont satisfaits. Comme quand on pense qu'on a été enfant et qu'on dit : "Si j'avais su. Je pouvais jouer." Mais si quelqu'un vous disait : "Tu peux jouer", vous ne sauriez même pas comment on commence. J'étais déjà un autre, détaché et content." (Pavese Cesare 1947 pp. 245-246).

"Travail des traces" de Mireille FOGNINI, Discutante

Les présentations, les discussions et les échanges intervenus au cours de cette journée ont l'incomparable mérite de s'être déroulés dans un climat de convivialité où le respect des idées et des perspectives de recherche, dans leur proximité et leur différence a permis de découvrir et d'entretenir la richesse et la qualité des réflexions spontanées et des différents travaux exposés.

Sept interventions ont abordé le thème de la journée, sous des perspectives très diverses parcourant le vaste champ des contradictions du travail psychique. Au fil des présentations on constatera en effet que ce dit "travail" là reste sous tendu par les deux principes de fonctionnement psychique défini par la métapsychologie freudienne. Il m'a semblé utile de souligner combien les dysfonctionnements de ces deux principes rencontrés dans ces exposés s'avéraient, comme dans notre clinique et donc dans ce qui peut faire travail et transformation, éclairés et enrichis par les articulations complexes développées dans la théorie de la pensée et l'exploitation par BION des destins des transformations engendrées avec l'expérience.

La première contribution, celle de Pascal HERLEM s'est attachée à fouiller les racines étymologiques du mot "Travail". Il y émerge qu'en deux cultures très

différentes (latine et germanique), cette nomination révèle une condensation très dense de la pluralité des sens qui le sous-tendent. Ainsi l'éprouvé de détresse originelle, d'abandon, de solitude vient s'intriquer intimement à l'action humaine de soin et de transformation pour y survivre.

Cette observation essentielle et majeure va animer le nerf des interventions et celui des discussions de la journée. A mon avis cette étymologie ne me semble pas nous conduire comme le propose P. HERLEM à opposer deux conceptions du travail de la psyché : celle liée à la tragédie et celle liée au jeu, car le psychodrame par exemple en condense bien les tensions.

La dernière contribution, celle de Maurice REY, "Travailler fatigue" fournira une remarquable illustration de cette introduction étymologique avec la mise en valeur de la douloureuse incapacité de transformer au cœur et à l'aide d'un principe de réalité la soif inextinguible d'un principe de plaisir ayant tarudé sans merci l'écrivain italien PAVESE. Et ce, malgré le travail réussi de son écriture exposant les chemins de détresse de ses efforts à vivre.

Entre ces deux moments, à l'orée et à la clôture de la journée, le fil des travaux son thème s'est déroulé en différentes directions explorant points de vue théoriques et expériences cliniques. Chacune a mis au travail et en transformation une perspective originale de ce qui fait travail et transformation selon une expérience et une réflexion très personnelle.

Elisabeth BUGGLIN a proposé un modèle intéressant à visée épistémologique de construction métapsychologique qui s'appuie sur certains apports de la physique quantique. Son exposé très abstrait, articulant "Chaos et travail psychique" mériterait une étude comparative sérieuse et attentive avec les contributions respectives de FREUD, BION, KLEIN et AULAGNIER. En effet, si certains points de sa réflexion semblent pouvoir rejoindre certaines de leurs hypothèses théoriques, d'autres posent des questions à mettre en débat, pour moi par exemple, l'assimilation d'un "non sens secondaire" à des éléments bêta dits primaires, de même que le lien établi entre ce "non sens secondaire" et ma pulsion de mort (vue comme un autorégulateur énergétique), et encore l'hypothèse avancée de la base de la créativité. Pour ma part j'ai trouvé fort stimulantes certaines analogies possibles entre la dynamique des "attracteurs étranges" avec les processus de croissance où se développent à la fois transformation et permanence, ainsi que celles établies avec les mouvements de la vie psychique rendant "son évolution tributaire de la temporalité". Ce dernier point met ainsi au défi le déterminisme psychique et pourrait par exemple éclairer le concept mésusé et souvent controversé de résilience.

Le travail de la trace avec le travail de la voix, thème développé par Dominique GEAY m'a semblé toucher ce qu'E. BUGGLIN a justement pu définir comme "attracteur étrange", en effet, cet attracteur avec un tracé insaisissable risque de rendre chaotique les effets de l'empreinte du pictogramme de la voix maternelle pourtant ressenti comme "amer (du) chaos post natal" de l'infans. D. GEAY considère la voix comme un objet partiel au même titre que le sein ; il suppose même l'existence d'un autre stade spéculaire préexistant à celui du miroir, celui de la voix. Point de vue intéressant qui ouvre à un débat théorique. Avec l'évolution de la cure que D. GEAY aborde avec un cas clinique il émet l'idée que le "grain" de la voix de l'analyste jouerait le même rôle que l'interaction des émotions de l'infans avec le pictogramme de la voix maternelle. Il pense que l'avancée du travail psychique dans la cure advient avec "l'assomption de la voix

intérieure" qui pourrait dialoguer avec elle même et avec les voix de l'altérité. Ce "travail" de la trace de la voix maternelle (j'ajouterai : et des voix familiales) pour l'infans dans l'évolution de sa vie psychique, mis en relation avec l'évolution dans la cure, ouvre bien des "voies" d'explorations passionnantes . J'ai évoqué deux exemples cliniques ainsi que l'intérêt pour ces sujets, des travaux de M.C. CASTAREDE "La voix et ses sortilèges" et "Le miroir sonore". Il m'a aussi semblé utile de souligner qu'il serait probablement précieux d'explorer le travail latent de ces autres inscriptions relationnelles mnésiques inconscientes si peu tangibles, par exemple celles des odeurs, du goût, et de la groupalité. Les contributions respectives d'Olivier PLATAROTTI "Travail de liaison de l'excitation" et d'Olivier PACCOUD "Transfert à l'écran, écran du transfert", nous ont fait plonger dans les difficultés de la clinique en psychanalyse de l'enfant.

Olivier PLATAROTTI s'est attaché à penser comment évacuer l'excitation ou la relier à un objet psychique contribuerait à un travail de construction de la représentation pulsionnelle, tant pour l'enfant perturbé que pour le thérapeute traversé par les conduites "d'emprise" d'un petit patient. Son patient envahi par l'excitation tourbillonnaire d'incontestables contenus énigmatiques non transformés, les projetait en effet tels quels dans son thérapeute, selon un processus d'identification projective excessive en produisant ainsi dans le thérapeute des efforts fort pénibles de contre-transfert (effet à propos desquels j'évoque certaines explorations intéressantes d'H. RACKER).

Olivier PACCOUD explorera à sa manière les effets des projections identificatoires dans le contre-transfert avec un autre cas clinique difficile pour lequel le "travail" d'accouchement d'une mère le jour de la fête du travail est resté inaccompli car vécu comme une ex-corporation. Son éclairage par le film "Le salaire de la peur" de la dynamique contre-transférentielle a ouvert une fenêtre sur le travail d'élaboration intime de la relation transfert/contre-transfert. L'idée de faire jouer l'enfant sur un mode de psychodrame "au ralenti" m'a paru originale et très pertinente pour aider la mise en représentation d'un monde symbolique partageable.

Dans les éléments proposés par ces deux contributions cliniques il ne m'a pas vraiment semblé que le travail thérapeutique ait dû son efficacité à la figure du double ainsi que chacun des deux exposés l'a respectivement souligné, il me semble devoir être plutôt rattachable à la capacité du thérapeute à mettre au travail en lui-même les effets des identifications projectives excessives (donc pathologiques) de leurs petits patients. Autrement dit à la propre capacité du thérapeute à accueillir les projections et identifications afin de les élaborer, les transformer pour lui-même , en proposant ainsi une relation autre que celle du double.

Avec son parcours des questions théoriques et cliniques dans "Travail de la bisexualité et attitude analytique", Nourredine BENBACHIR nous a conduit au cœur même de cette capacité de mise au travail interne de l'analyste. Son développement clinique illustrera le travail intérieur complexe du psychanalyste, par lequel à l'instar d'une capacité d'empathie, de rêverie maternelle, il peut transformer le propre travail du patient dans la cure.

Le problème concerne non seulement l'intime histoire des processus psychiques de tout analyste avec ses possibilités d'accéder à la régression (celle de son

analysant et la sienne propre), mais aussi celle de son propre rapport aux théorisations. L'analyse pertinente des effets extrêmes de la dite "neutralité bienveillante" de l'analyste souligne bien le danger pour tout processus psychanalytique de paralyser dans des "impensés", la théorisation et la technique. N. BENBACHIR cite par exemple ceux d'un "trop de présence" ou d'un "trop peu", d'un "refus d'empathie" et de neutralité excessive. De nos jours le psychanalyste ne peut travailler comme un miroir impénétrable car cette notion limite le transfert à un transfert de représentation en obérant les effets multiples de la présence dont ceux de la régression en des positions primaires et secondaires. La notion de "réceptivité psychique" du psychanalyste dépend de sa capacité de jeu identificatoire. N. BENBACHIR défend ainsi que le travail de la bisexualité reste à la base de l'accès à cette capacité régressive, empathique, et que l'important pour tout analyste est de pouvoir se laisser gagner par l'inconnu, en prêtant parfois son appareil psychique pour explorer les confins de la dépersonnalisation. En plein accord avec l'ensemble de ses réflexions, je proposerai cependant, une discussion sur les conceptions différentes du symbolique, à propos du "tiers à symboliser" par le cadre, la parole et l'analyste, tous présents mais non représentés. Comment éviter d'établir des fiefs théoriques antinomiques entre la symbolique freudienne insistant sur la complexité des rapport entre le symbolique et ce qu'il représente, et la symbolique lacanienne insistant sur la primauté chronologique de la structure du système symbolique par laquelle liaisons et rapport avec le symbolisé sont ultérieurs et imaginaires ? Le débat ouvert restera à poursuivre. L'exemple clinique développé par N. BENBACHIR s'achève sur un travail de rêve chez sa patiente. J'ai suggéré qu'il reste aussi à explorer "le travail" des rêves et "les transformations" qu'il procure en chacun...
Dans une autre journée ! ?

Pour conclure au fil de l'évolution des échanges et des contributions, il a aussi bien fallu remarquer que penser est une mise au travail. Et même que vivre est aussi un travail... Certes donc "travailler fatigue" ..! Mais notre plaisir d'échange et notre curiosité épistémophilique auront transcendé la fatigue et la contribution du temps d'écoulement de la journée, en fournissant à tous un espace partageable dans l'expérience de chacun.

M FOGNINI